

Marie-France Durand et Jean-Paul Damaggio

Voyage aux Amériques du Nord

du 5 au 26 octobre 2008

Montréal Anse Pleureuse New York

Dimanche 5 octobre 2008

C'est Vincent Malod qui vient nous chercher à Angeville pour nous mener à Blagnac où l'avion doit décoller à 13 heures. Les enregistrements se font maintenant par ordinateur. Une employée de l'aéroport nous aide à nous y retrouver, mais si nous serons près d'une fenêtre sur l'avion Toulouse-Paris, il n'en sera pas de même sur la plus longue distance Paris-Montréal. Tant pis. A Paris, l'avion part avec trois heures de retard après 19 heures et l'on nous gratifie en attendant d'un sandwich et d'une boisson. Le pauvre Jacques attendra d'autant l'arrivée à Montréal. De plus, les bagages mettent un temps fou à arriver, mais finalement tout se passe bien, et **Jacques** nous attend avec un beau bouquet de fleurs. Joie des retrouvailles, premier contact avec Montréal la nuit. A la maison, nous trouvons la plus jeune fille de Jacques, **Noémie**, qui a maintenant 22 ans. Elle étudie les sciences politiques à la fac, après avoir fait un presque tour du monde avec son copain **Martin**. En particulier, ils ont travaillé aux champs en Australie avec d'autres jeunes d'autres pays. Ils reconnaissent les Français à la prononciation du *th* anglais transformé en *z* ! Jacques nous laisse sa jolie chambre pour un repos bienvenu. Marie-France supporte mal la station assise sans pouvoir bouger de l'avion.

Lundi 6 octobre 2008

Jacques a préparé tout ce qu'il faut pour un bon petit-déjeuner. Il nous propose l'accès à son ordinateur avant de partir au travail et nous nous donnons rendez-vous pour la fin d'après-midi Square Phillips, près du métro Mc Gill où une manif doit se dérouler pour **Omar Khadr**, un jeune canadien emprisonné à Guantanamo. Il est accusé d'avoir tué un soldat étatsunien en Afghanistan, ce qui est loin d'être sûr. En tout état de cause, il semble qu'il ait été torturé à Guantanamo. Il aurait été embarqué par sa famille dans cette galère et il n'a que 15 ans. Le but de la manif est d'interpeler le gouvernement canadien pour qu'il fasse pression sur les USA. Jacques est bouleversé par le fait que le gouvernement de son pays se trouve ainsi complice de traitements inhumains, qui plus est, sur un jeune Canadien. C'est Amnistie Internationale Canada (c'est ainsi que cela s'écrit : n'oublions pas qu'au Québec, on emploie le français bien plus qu'en France !) et d'autres organisations investies dans la défense des Droits de l'Homme ainsi que des organisations arabes et islamiques qui organise ce rassemblement.

Sous un beau soleil d'automne, nous voici partis à la station de métro Honoré Beaugrand. Notre ami habite à l'est de Montréal, dans un quartier tranquille de maisons entourées de pelouses et de jardinets, le plus souvent non clôturés, comme c'est souvent le cas en Amérique du nord. Le ciel est lumineux, il fait un peu frais, les arbres ont toutes sortes de couleurs, du vert au jaune d'or, à l'orange ou au rouge flamboyant. Une belle journée s'annonce. Au métro, les ordinateurs étant en panne, on nous laisse passer gratis. Par la suite nous prendront une carte hebdomadaire qui nous permet de prendre métro ou bus autant qu'on veut pour \$Can 19,25. Celle-ci tombe souvent en panne et les tourniquets

refusent alors de s'ouvrir. Heureusement, à chaque station se trouve un employé du métro qui nous fait passer.

Nous changeons à la station Berri UQAM (UQAM c'est l'université de Montréal) ornée de vitraux modernes et de mosaïques, pour descendre à Place d'Armes. Au Palais des Congrès, nouveau bâtiment inauguré en 2002 qui se veut une vitrine de la modernité, la façade est en verre coloré. Une drôle d'« installation » (puisqu'il paraît que c'est ainsi qu'il faut dire !) formée de 52 troncs d'arbres roses, trône dans l'immense hall du building. Ils seraient les exactes reproductions de ceux de l'Avenue du Parc au pied du Mont Royal.

Le Centre de Commerce Mondial (en anglais World Trade Center) est un immense ensemble de buildings avec une architecture particulière intégrant des bâtiments anciens dans les bâtiments récents, avec une vieille ruelle couverte d'une toiture de verre.

Sur la Place d'Armes se trouve la Banque de Montréal bâtie - paraît-il - sur le modèle du Panthéon de Rome, c'est surtout l'intérieur qui est époustouflant avec d'immenses colonnes de marbre sombre, de belles boiseries, des sculptures. Il y a également un petit musée, le tout à la gloire des fondateurs.

Nous descendons ensuite vers le Vieux Port par la rue Saint Sulpice pour longer la rivière sur la rue de la Commune. C'est un quartier qui tranche avec le précédent, de belles et anciennes demeures, de vieux cafés (on y était allé écouter du jazz avec Jacques il y a dix ans), des galeries ... surtout sur l'ancienne rue Saint Paul. Au port, des aménagements modernes ont été fait avec un cinéma Imax (écran géant, cinéma en 3D, grands restos et cafés, promenade aménagée ...

Nous avons beaucoup marché et un petit resto sympa nous accueille sur sa terrasse pour nous reposer et y déguster une soupe à

l'oignon agrémentée d'une bière. Puis nous repartons sur la rue Saint Paul ouest, puis la Place Royale où se trouve le Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal Pointe-à-Callière, la Place d'Youville où dans un très joli bâtiment (ancienne caserne de pompiers) se trouve le Centre d'Histoire de Montréal où nous nous promettons de revenir.

Nous remontons Mc Gill (c'est-à-dire la rue Mc Gill : au Québec on omet le plus souvent le mot rue), pour faire une halte Square Victoria dont la station de métro est une reproduction de celles du métro parisien du XIXème siècle, alors que la place est entourée de gratte-ciels récents et impressionnants, le plus haut mesure 233 mètres, maximum autorisé à Montréal, afin de ne pas dépasser la hauteur du Mont Royal. Nous visitons le centre CDP Capital, immense building encore, puis par le boulevard René Lévesque nous atteignons le Complexe Desjardins d'où part le réseau de galeries souterraines bien connues.

Nous continuons par la rue Saint Alexandre, entrons dans la basilique élégante Saint Patrick dont l'intérieur de style gothique est très beau, colonnes de marbres, beaux vitraux, chœur magnifique), tournons à gauche dans Sainte Catherine Ouest, passons devant la cathédrale Christ Church, afin d'arriver au lieu de rendez-vous. Les manifestants, peu nombreux, ont installé des pancartes expliquant la situation du jeune Omar Khadr et certains ont enfilé les salopettes orange de Guantanamo. Jacques n'arrive pas et nous décidons de rentrer, très fatigués par cette marche. A la maison nous retrouvons Noémie, puis Jacques arrive ensuite (il a été retardé au travail et a rejoint la manif après notre départ) et tient à nous servir le repas soigné, et impossible de mettre la main à la pâte ! Epi de maïs, soupe, poulet, fromage, fraises ... et de bons moments passés à discuter ensemble.

Mardi 7 octobre 2008

Aujourd'hui notre objectif est le Musée d'Art Contemporain au métro Place des Arts après changement à Berri UQAM, mais celui-ci est fermé pour installation de la nouvelle expo. L'architecture est intéressante avec une esplanade et des jets d'eau. Le quartier est en pleine rénovation et les anciens immeubles couverts de tags, les grues du chantier côtoient les buildings modernes d'un blanc éclatant.

Nous décidons d'aller voir la Bibliothèque nationale du Québec en empruntant l'inévitable Sainte Catherine bordée d'innombrables cafés, petits restos et « dépanneurs » (qui ne sont pas des garages comme le nom pourrait le faire croire mais des vendeurs d'un peu tout : petite épicerie, bouteilles de gaz, boissons, etc. en fait, tout ce qui peut « dépanner »). On remarque également une belle calligraphie en arabe et nous reconnaissons tout de suite la patte de Hassan Massoudy : c'est une belle reproduction d'un de ses tableaux-calligraphie. Un peu plus loin l'entrée psychédélique du bar « les Foufounes électriques » avec une immense araignée aux pattes poilues. La Grande Bibliothèque est située dans un immense building récent (2005) et contient un très grand nombre d'ouvrages. Nous consultons quelques journaux et revues dans des fauteuils confortables.

Après la lecture, nous reprenons le métro jusqu'au Square Victoria. La pile de notre appareil photo donne des signes de faiblesse et nous avons oublié notre chargeur en France, alors nous nous mettons en quête d'un commerçant qui pourrait nous aider. Notre appareil n'est pas très courant ici, mais au coin de Mc Gill et Notre-Dame un vendeur d'appareil photos nous indique une filiale de son magasin qui possède un chargeur universel, dans Notre Dame Est. Le marchand nous rechargera la pile en quelques heures pour \$ 5.

En attendant, et bien que nous ayons beaucoup marché nous décidons de revenir place d'Youville pour y visiter le Centre d'Histoire du Québec devant lequel nous sommes passés hier. Ayant « l'âge d'or » (plus de 55 ans) nous ne payons que \$5 chacun. C'est vraiment un musée passionnant avec, au rez-de-chaussée, un tas de documents, objets, films sur l'histoire de Montréal (malheureusement pour les jambes, il faut les voir debout : pas un siège), au 1^{er} une mise en scène type jeu de piste des différentes personnes impliquées dans le feu qui ravagea Montréal en 1734 et au 2^{ème} des belles photos sur le Montréal industriel qui permettent de mieux saisir une autre réalité de la ville.

Retour ensuite vers Notre Dame Est pour récupérer la pile avec un petit arrêt dans un jardin près du Palais de Justice face à la Cour d'appel. Comme dans tous les jardins ici, les écureuils sont présents et peu farouches. Nous descendons le long de l'Hôtel de Ville dont le guide nous dit que la toiture fut refaite suivant le modèle de celle de Tours après un incendie et d'où de Gaulle prononça le fameux « vive le Québec libre ». Nous continuons à descendre vers la station Champ de Mars. Sur un panneau de la route à grande circulation que nous traversons, on peut lire « Congestion, préparez-vous à arrêter » et un peu plus loin une publicité pour de la bière : « épate tes chums, énerve ta blonde ». Rappelons que le « chum » est le (ou la) petit(e) ami(e), la « blonde » étant la petite amie, quelle soit blonde ou pas. La journée aura été magnifique avec un ciel bleu lumineux et un petit air frais.

De retour à la maison, Jacques nous a préparé, toujours avec goût, du chou avec des saucisses délicieuses. Et de nouveau les conversations roulent sur la vie, le monde, la politique, la poésie ...

Mercredi 8 octobre 2008

Aujourd'hui nous prenons le métro jusqu'à Guy-Concordia, un autre quartier de Montréal, pour visiter le Musée des Beaux Arts. C'est un immense musée situé de part et d'autres de Sherbrooke (et dont la visite des collections permanentes est gratuite, comme beaucoup de musées ici). Il est d'une richesse inouïe avec des tableaux et des sculptures magnifiques des plus grands peintres et sculpteurs de toutes époques et de tous pays.

Nous avons visité les parties suivantes du musée (il y en avait d'autres encore !) : « La tradition moderne de Monet à Picasso », « Art européen du XIX^{ème} siècle », « Refus global, 60 ans plus tard » (un manifeste surréaliste québécois), « Art océanien, asiatique, islamique et précolombien », « Art canadien », « Espace Marc-Aurèle Fortin » (un peintre québécois), « Art amérindien », « Art inuit » et très vite « Arts décoratifs ».

Nous avons vu des tableaux fabuleux de Pablo Picasso, Joan Miro, Henri Moore, Alberto Giacometti, Henri Matisse, Salvador Dali, Vassily Kandinski, des peintres « nabis » comme Maurice Denis, Edouard Vuillard, Félix Vallotton (une expo sur les « nabis » nous avait beaucoup impressionné ici-même, à Montréal, il y a 10 ans), Claude Monet, Alfred Sisley, Camille Pissarro, Edgar Degas, Edouard Manet, Auguste Renoir, Paul Cézanne, Benjamin Constant, Honoré Daumier, Camille Corot, Henri Fantin-Latour, des tableaux des peintres surréalistes du refus global, comme Jean-Paul Riopelle, Paul Emile Borduas pour n'en citer que quelques uns, et même l'un de Sorolla, ce peintre découvert à Valence, qui a son musée à Madrid et que Marie-France aime beaucoup pour la lumière qui irradie ses toiles.

Nous avons découvert des peintures de peintres canadiens que nous ne connaissions pas du tout. Nous avons été impressionnés par des statuettes inuits et amérindiennes d'une force et d'un réalisme étonnant, et bien d'autres choses que nous n'aurons pas le temps d'admirer bien que nous y aurons passé presque la journée avec seulement une pause vers deux heures car nous sommes affamés.

Nous optons pour du « riz cari » et du « pad crevette » pour \$17 taxes comprises, dans un resto thaï fréquenté surtout par les étudiants de l'université privée Mc Gill, l'une des plus cotées paraît-il. A la sortie nous arpentons encore la rue Sherbrooke, très huppée, bordée de galeries d'art, de belles maisons de style victorien (très répandu ici à Montréal, avec les escaliers menant à la porte d'entrée, un étage au-dessous - pour les domestiques initialement - et un étage ou deux maximum au-dessus), puis reprenons le métro pour Berri UQAM afin de prendre à la station des bus le billet pour New York (\$ 73 le billet aller, départ à 7h 45, être là une heure avant).

Marie-France est sur les rotules alors on s'assoie un peu dans le café de la gare de bus pour souffler et boire un coca pour Jean-Paul et un capuccino pour Marie-France. Le soir nous retrouvons Jacques qui a cuisiné un magnifique jambon chaud, et cette fois la conversation roule sur l'organisation de la soirée du lendemain qui s'annonce mémorable avec la présentation du livre de Jacques.

Jeudi 9 octobre 2008

Ce matin, un peu brumeux avec quelques gouttes de pluie, c'est à la station Sherbrooke, après changement à Berri UQAM que nous nous rendons. C'est à la lisière du quartier du Plateau où nous résidions il y a dix ans, chez Sylvain, l'ami de Jacques. Une halte au très joli Square Saint-Louis et ses arbres dorés par l'automne, entouré des fameuses maisons victoriennes dans lesquelles habitèrent de nombreux écrivains et artistes comme **Pauline Julien** ainsi que le poète **Emile Nelligan** dont Noémie nous retracera la vie difficile et qui nous fera cadeau d'un recueil de ses poèmes.

La rue Prince-Arthur au bout du square fut le lieu de ralliement des hippies dans les années 60. Aujourd'hui, c'est une rue piétonne avec un monsieur qui tient un petit stand et qui hèle Jean-Paul : êtes-vous pour ou contre ??? . Et comme Jean-Paul répond qu'il est pour ... ??? , il lui est proposé tout de suite de signer ??? et de participer financièrement : une secte religieuse probablement.

Après le pique-nique au milieu des écureuils peu farouches mais très vifs, pigeons et moineaux, nous nous dirigeons par la rue Cherrier vers le grand et magnifique Parc Lafontaine. Les arbres sont magnifiques, de toutes couleurs. Nous faisons le tour de l'étang pour nous asseoir face au soleil revenu. Un bonheur.

Au bout du Parc se trouve une bibliothèque monumentale et un peu grise où nous nous étions rendus il y a dix ans. Nous empruntons la rue Rachel où un drôle de magasin vend des articles pour vélo. Le ciel bleu est revenu, nous nous dirigeons vers la station Mont Royal en prenant des photos des affiches électorales. On en voit un peu partout dans la ville, collées le plus souvent sur les poteaux et réverbères, vu que les élections législatives fédérales ont lieu le 14.

Nous rentrons de bonne heure pour nous préparer pour la soirée. Pour la circonstance, Marie-France se maquille et mets ses plus beaux atours, Jean-Paul se rase de frais et met son plus beau pantalon et sa plus belle chemise. Noémie est chargée de nous emmener en voiture au café-restaurant communautaire où a lieu la fête. Il est situé dans un quartier assez pauvre de Montréal. De petits immeubles un peu gris ont fait place aux villas propres, on aperçoit quelques groupes de jeunes qui semblent un peu désœuvrés. Jacques nous expliquera qu'il y règne quelques problèmes de drogue et de violence. Le café essaie de promouvoir une animation de quartier. La façade annonce « In Vivo, bistrot culturel engagé ». Jacques l'a, sans doute, choisi pour ça. Il s'y produit régulièrement de petits groupes de jazz.

Et aujourd'hui, de 5 à 7, c'est la fête des « Poèmes cannibales », le recueil de poésies de Jacques que publient les Editions La Brochure. Noémie s'installe à l'entrée avec les livres. Elle a préparé un monceau de pièces de \$1 et de billets de \$5 pour rendre la monnaie (le livre coûte \$14). Une petite scène est installée. Nous nous installons à une table et retrouvons la cousine et la sœur de Jacques, venues spécialement de Béthanie le village natal de Jacques dans les Cantons de l'Est. **Carol** l'ex-épouse de Jacques est là aussi avec **Sarah** leur fille aînée qui vit maintenant avec son ami.

En attendant le début de la soirée Marie-France commande une bière brune et on lui apporte un verre énorme. Jacques est déjà là depuis longtemps dans une tenue élégante et fraîchement coiffé. Il s'affaire pour que tout soit réglé au mieux. Il a engagé un DJ pour l'ambiance. Petit à petit les gens arrivent, amis et connaissances, collègues de travail en grand nombre (Jacques en sera étonné et ému).

Enfin une procession s'avance en tapant dans les mains : un immense tronc de pommier gris de forme vaguement humaine et un peu inquiétante - cannibale peut-être ? (c'est celui qui est en photo sur la première page) porté par l'ami brésilien de Jacques, suivi d'une troupe hétéroclite formée de tous ceux qui ont participé à l'élaboration du livre, tous coiffés d'un chapeau. Pour Jean-Paul, à choisir entre une casquette cubaine et un bonnet péruvien, il aura fait choix du bonnet péruvien.

Jacques présente la soirée puis lit d'une voix très émue plusieurs poèmes du recueil. Jean-Paul présente ensuite en quelques mots la maison d'édition et les buts poursuivis en expliquant pourquoi ces « Poèmes cannibales » s'inscrivent naturellement dans la démarche de La Brochure. Puis un musicien jouera quelques airs de Bob Dylan et Nina Louve liront d'autres poèmes de Jacques ... superbe ! Il faut vraiment le faire d'arriver à capter l'attention dans le brouhaha d'une salle de café. Ils y arriveront avec leur talent et tant les mots de Jacques sont forts. Il y aurait beaucoup à dire sur ces poèmes formidables et qui vous envahissent littéralement. Le mieux est donc tout simplement d'en conseiller la lecture ... Mais il est vrai que les entendre dits, projetés, avec la personnalité du diseur de mots, leur donne encore plus de force. On n'en sort pas indemne. C'est pour ça sans doute qu'ils sont « cannibales ». Pour finir quelqu'un chantera une chanson de Léonard Cohen, qui sera reprise par Jacques, très ému, à l'harmonica ... Tous montent sur la scène à la fin. Quelle soirée ! Elle se continuera ensuite autour des assiettes (très bonnes) concoctées par le resto, à bavarder avec les uns et les autres. Nous pourrons ainsi échanger quelques mots avec diverses personnes. L'orchestre de Jazz qui suit est sans doute très bon. Mais ce qui a précédé nous a tellement remué qu'on a du mal à l'entendre. Surtout que chacun souhaite maintenant parler avec ses voisins ...

Vendredi 10 octobre 2008

Jacques aura passé une nuit blanche après tant d'émotions. Une cinquantaine de livre a été vendue, ce qui est un record, et de nombreux amis lui ont fait part de leur plaisir à lire ses poèmes. Malgré tout, après avoir posté notre lettre à la boîte à lettres rouge du quartier, nous partons avec Jacques autour de 10h45 pour la Gaspésie chez son ami d'enfance Jimmy. La Gaspésie, c'est la presqu'île énorme située au sud de l'estuaire du fleuve Saint Laurent. Nous avons 800 km à parcourir. La route, magnifique, longe l'immense estuaire, qui s'élargit progressivement après la jolie ville de Québec qui se trouve sur l'autre rive et l'île d'Orléans.

A Rivière Ouelle, nous faisons une halte pour prendre de l'essence (1,12 \$ le litre) et pique-niquer sur l'aire à côté. Le froid est assez vif mais il y a du soleil. Nous traversons des villes et des villages aux noms qui font rêver : Kamouraska, Rivière du Loup où nous apercevons des oies sauvages. Peu après l'autoroute (gratuite) se termine et nous continuons sur une belle route : Trois Pistoles, Rimouski où se trouvent un immense supermarché où se ravitaille quasiment toute la Gaspésie, Mont Joli, Sainte Flavie qui marque le début de la Gaspésie, Grand Métis, Baie des Sables, Matane (que Pauline Julien évoque dans une chanson), Cap Chat. Après un magnifique coucher de soleil sur le fleuve, la nuit est tombée et nous nous arrêtons à Sainte Anne des Monts pour dîner dans un Dixie Lee, une chaîne de restaurants où nous prenons du poisson (pané)-frites.

Lors de notre voyage précédent, nous avons longé le Saint Laurent sur la rive nord, traversé de Baie-Comeau à Matane, et Sainte Anne des Monts avait été notre ultime destination avant de revenir à Montréal. A cet endroit la Gaspésie est encore assez plate. C'est après que le relief change. Cette fois, nous continuons plus loin, mais, malheureusement,

c'est la nuit et nous n'avons pas, ce soir, l'occasion d'admirer le paysage qui devient sublime avec les montagnes plongeant dans la mer.

Dans l'intérieur de la Gaspésie, il y a peu d'habitants, tous se concentrent sur la côte, et après avoir traversé Ruisseau-Castor, La Martre, Ruisseau à Rebours, Rivière à Claude, Mont-Louis, nous arrivons enfin au village où habitent Jimmy et sa femme Danièle, qui porte le nom superbe et étrange d'Anse Pleureuse. On raconte que ce nom a pour origine une histoire d'amour qui ressemble à Roméo et Juliette, et que la mer, à cet endroit, pleure les amants disparus ...

Nous voici dans la « roulotte » prêtée par Jimmy et Danièle, au cœur de la Gaspésie, au bord du fleuve si large qu'on ne peut distinguer l'autre rive. Non, une roulotte ce n'est pas une carriole tirée par deux chevaux. Ce n'est pas non plus le mot québécois pour caravane. Ni même un synonyme de « char » pour dire automobile ... Lorsque Jacques nous avait proposé un séjour « en roulotte » en Gaspésie, Marie-France avait imaginé tout ça, puis s'était dit que l'on verrait bien sur place !

Non, ce n'est rien de tout ça. C'est une maison en bois, dite « roulante » car au départ, elle peut éventuellement se déplacer, une maison comme on en voit un peu partout aux Amériques, et parfois aussi en France où on qualifie plutôt ça de « mobil-home » (!). Ici c'est un adorable gîte bien chauffé (il gèle la moitié de l'année ici, et en hiver le Saint Laurent est gelé) avec deux chambres aménagées et confortables, un salon peint d'un rouge sombre très chaud qui fait ressortir les boiseries du plafond et du plancher, un séjour avec cuisine, frigo, placards à vaisselle, canapé, tables et chaises, et même télé et lecteur de CD, sans oublier la salle de bain avec la petite fenêtre qui donne sur la montagne. Le tout est décoré avec beaucoup de goût. Il y a une cave où se trouve la chaudière (autant dire que cette « roulotte » n'est plus

maintenant très mobile !). C'est douillet et chaud et demain, quand il fera jour, nous aurons la vue sur le Saint Laurent de la petite terrasse aménagée devant la porte ...

L'accueil de **Jimmy, Danièle** et leurs enfants **Aurélie** (14 ans) et ??? (12 ans) est chaleureux au-delà de ce qu'on peut dire. Ils ouvrent pour la circonstance une bouteille de champagne. Jimmy, après avoir fait de la philosophie, a monté avec ses frères une entreprise pour commercialiser du saumon fumé de luxe et d'autres produits à base de poisson. Il nous raconte ses voyages récents en France, dans le Pas de Calais, en Normandie, sur la côte bretonne et vendéenne, dans le cadre de son travail. Il a une perception très fine de la mentalité de quelques vendéens, dénigreur de la République. Pour son commerce, il a rencontré les élus, De Villiers en particulier ...

Danielle raconte sa vie de célibataire et féministe dans le Montréal des années 70, sa rencontre avec Jimmy, qui était en partance pour la Gaspésie afin de réaliser son projet avec ses frères. Il lui propose de venir. Danièle la citadine hésite puis le suit par amour, et finit par aimer cette vie rude et bien loin de la ville. Les enfants naissent, les frères de Jimmy vont habiter dans une autre maison pour laisser un peu plus d'intimité au couple, Danièle est employée à la municipalité de Mont Louis depuis une quinzaine d'années : elle s'occupe des enfants et des familles en difficulté, et aime ce métier difficile.

Une bien belle histoire, même si l'on comprend que tout ne fut pas si simple : les premières années furent difficile pour l'entreprise, l'hiver gaspésien est rude et la région est peu peuplée. L'immensité de la nature peut combler de joie mais est aussi source de solitude. Et pour les enfants qui grandissent, cette solitude devient pesante. Aurélie attend avec impatience d'entrer au lycée comme interne ... à Montréal ! On est

vraiment là à l'autre bout du monde. Pour faire des courses au supermarché, il faut se rendre à Rimouski à trois cents kilomètres ! Maintenant, l'entreprise marche très bien. Ils ont une boutique sur le marché JeanTalon à Montréal et dans d'autres endroits encore, et se tournent vers l'exportation. Pour faire connaître leur commerce et pour se tenir au courant des nouveautés culinaires, ils doivent voyager un peu partout, ce qui relativise l'isolement.

Samedi 11 octobre 2008

Après une nuit bien au chaud dans notre « roulotte », le réveil fasse au Saint Laurent est superbe. Jacques prépare des œufs aux bacon pour le petit déjeuner. Nous décidons d'une marche pour rejoindre Mont-Louis par la (petite) montagne à quatre kilomètres. Marie-France hésite vu l'état de ses jambes, mais Jimmy propose de venir nous rechercher en voiture car il a le magasin à Mont-Louis, donc nous voici partis tous les trois. L'air est frais mais le soleil brille, le ciel comme « la mer » (ainsi appelle-t-on l'estuaire ici) sont d'un bleu profond, et sur la montagne, des arbres sont rouges, d'autres oranges ou jaunes, avec toutes les nuances, les sapins verts, et de drôle de fruits aux grappes rouge vif sont restés sur d'autres arbres dont toutes les feuilles sont tombées. A cela s'ajoutent quelques fleurs sauvages mauves ou jaune ... Un bonheur.

Après quelques kilomètres de montée apparaît l'anse de Mont-Louis. Mont-louis ce sont quelques maisons alignées au bord de la plage et une petite rivière qui se jette dans le fleuve. Nous redescendons vers le village pour nous arrêter un peu sur la plage où officie la ronde des goélands : de grands troncs accueillants, rongés par l'eau nous invitent à nous y reposer. C'est magnifique ! Et on comprend que l'on puisse

tomber amoureux de ce bout du monde au point de lâcher la ville pour venir y vivre ...

A la boutique, c'est Aurélie qui tient le magasin. On y vend du saumon et d'autres poissons, fumés de plusieurs façons, avec différentes épices. Jimmy qui arrive peu après nous explique comment réussir à donner au saumon une chair très tendre, comment doser les ingrédients pour préparer un pâté de poisson, ni trop mou, ni trop sec. C'est lui-même, avec ses frères, qui met au point les différentes recettes. Quelques articles de journaux - dans la rubrique culinaire- affichés au mur du magasin prouvent que la petite entreprise se porte bien. Jimmy nous montre ensuite l'atelier où sont préparés les saumons. Machines à fumer horizontalement pour garder au poisson sa texture, à découper, les frigos et congélateurs ... Il nous explique qu'il a embauché plusieurs personnes à un haut niveau d'études, pour les questions financières, le marketing, la fabrication en prévision de sa retraite dans quelques années. Actuellement 22 personnes y travaillent et Jimmy explique qu'il ne veut pas agrandir l'entreprise mais maximiser la production avec la même surface. D'ailleurs, pour construire l'atelier-magasin actuel, il a fallu creuser dans la montagne qui est de roche extrêmement dure et, avec la pelle excavatrice on voyait les dollars tomber ! dit Jimmy ...

Ensuite, Jimmy nous emmène en voiture vers un lac près de l'anse pleureuse. Il a été aménagé pour le tourisme d'été. D'un bleu profond, il est entouré de montagnes multicolores. C'est superbe ! Nous rentrons ensuite à la roulotte pour nous reposer et pique-niquer un peu. La journée est déjà bien avancée. Jacques part faire un tour sur la plage d'Anse Pleureuse, Jean-Paul lit le journal et Marie-France fait la sieste.

Le soir Jimmy et Danielle nous ont invités chez eux. Leur maison se trouve à quelques mètres. C'est une belle et grande maison confortable en

bois, peinte en blanc, avec une jolie véranda et des rosiers encore fleuries qui courent tout le long. Ils nous expliquent que ce matériaux est ce qui résiste le mieux au froid vif de l'hiver. Jimmy a déployé tout son talent de cuisinier pour nous servir des brochettes de crevettes épicées, du filet de porc accompagné d'une sauce divine, de patates et de crudités, une salade de fruits servie avec du fromage. Nous avons constaté que c'est l'usage de marier les deux ici, et cela va bien ensemble. Il nous semble aussi que depuis dix ans, les fromages se sont diversifiés et beaucoup améliorés au Québec.

La conversation roule sur New York que nos amis ont visité dernièrement, en particulier les dernières découvertes culinaires. Avec cette question posée du bout des lèvres et comme à regret par le philosophe : peut-on continuer à inventer si l'on est trop protégé ? Jacques parlera de sa volonté de racheter la part de sa maison natale à Béthanie qui revient à son frère, avec cette question : le frère acceptera-t-il de la lui laisser à un prix acceptable pour lui. Il envisage sans déplaisir d'y vivre à sa retraite, dans quelques années, et ne voudrais pas que sa maison soit vendue. Puis nous parlons chansons et Marie-France se trouve des points communs avec Danielle qui aime Barbara, et nous voici partis à chanter ...

Jacques et Jimmy sont tout heureux de se retrouver et ils passeront la nuit à « jaser » comme on dit au Québec, en buvant moult bouteilles, car, dit Jacques « il est impossible de retrouver Jimmy sans passer une nuit blanche et voir l'aurore se lever ». Pour nous, nous nous contenterons de rester à bavarder quelques heures avec eux avant d'aller dormir dans la « roulotte ».

Dimanche 12 octobre 2008

Pendant que Jacques continue de dormir, nous décidons d'une petite promenade pour découvrir la plage d'Anse Pleureuse. L'air est toujours aussi vif, avec un petit vent froid, et le soleil toujours éclatant dans cette matinée automnale : c'est toujours aussi beau.

A dix heures nous revoilà partis avec Jacques pour aller au bout du bout de la Gaspésie. Nous continuons à longer la côte qui est plus découpée avec ces montagnes au bord du rivage. La route est aussi plus étroite et en travaux à maints endroits : on comprend que, chaque hiver, le gel fait des dégâts qu'il faut réparer ensuite. Les villages côtiers se succèdent autour de chaque baie et sont aussi beaux que leurs noms : Gros Morne, Manche d'Epée, Rivière Madeleine, Grande-Vallée, L'Anse-à-Valléau, Saint Maurice-de-l'Echouerie, Rivière-au-Renard, Anse-au-Griffon, L'Anse-à-Louise, Cap-des-Rosiers, en fin Gaspé qui se trouve être la plus grande ville de la région avec 16 000 habitants. C'est l'estuaire de la rivière Dartmouth que nous traversons sur un grand pont afin de continuer encore, en traversant Saint Georges-de-la-Malbaie, Pointe-Saint-Pierre, Barachois, Coin-du-Banc, pour arriver à Percé où, comme son nom l'indique, se trouvent des rochers percés (un peu comme l'Aiguille Creuse en Normandie).

L'endroit est touristique en été. Pour preuve les nombreux restaurants et boutiques de souvenirs. Mais à cette période, presque tous les magasins sont fermés. Nous trouvons une pizzeria qui sert aussi des pâtes pour nous restaurer. Ensuite, petite balade sur le rivage et les rochers. Le site est magnifique, au loin on aperçoit l'île Bonaventure qui a des allures de baleine, et plus près les rochers immenses plongeant dans la mer. C'est marée haute et nous ne pouvons aller jusqu'aux grottes percées dans le rocher alors nous les admirons d'un promontoire avant

de repartir vers Gaspé ou nous faisons quelques provisions au « SAQ » (Société des Alcools du Québec, seuls magasins autorisés à vendre du vin et dépendant de l'Etat), avant de repartir vers l'intérieur cette fois. Le paysage est différent, il n'y a plus la mer, mais seule la montagne sans âme qui vive à des kilomètres à la ronde, la solitude semble encore plus forte ici. Et au milieu de ce désert humain, tout à coup, une ville : Murdochville (1 700 habitants), construite en pleine forêt en 1951, pour y exploiter des mines de cuivre. L'atmosphère de ce site industriel y est étrange et presque un peu inquiétant. Ça ressemble à une ville fantôme, mais peut-être le fait que l'on soit un dimanche en fin d'après-midi ajoute-t-il à l'impression de vide humain. Sur la route nous ne rencontrerons quasiment personne

Le soir, nous sommes de nouveau invités chez nos amis où se trouve aussi « Junior », le frère de Jimmy. Nos hôtes, après la terrine de poisson (sublime !), les crevettes et le saumon (cuit à une température peu élevée pour qu'il garde son moelleux) s'affairent ensemble autour de la présentation d'une poule farcie magistrale, qui rappelle des souvenirs d'enfance à Jacques aux fêtes de l'Action de Grâce (qui a lieu le lendemain et qui est fériée au Québec). La poule aura mijoté trois heures. La farce est constituée de mie de pain (indispensable pour le goût et le moelleux), oignons, lardons, grosse branche de céleri coupée en dés, sarriette, thym. Jimmy et Danièle s'affairent ensemble pour constituer des assiettes aussi belles à l'œil que bonnes au goût. La poule et la farce (un délice, et il y en a en plus pour les gourmands !) sont servies avec carottes, mange-tout (mi haricots verts, mi petits pois très fins avec leur cosse), pommes de terres moulées en forme de grains de riz (obligatoire pour la légèreté) et une sauce. C'est magnifiquement bon et peu gras cependant. En dessert nous aurons droit au « pudding-chômeur » un gâteau tout simple mais servi chaud et arrosé de sirop

d'érable qui a été porté quelques minutes à ébullition et une crème légère : le délice absolu !

Les discussions vont bon train, à mesure que le ventre se remplit. Junior après des années de galère a retrouvé un job à la poste. C'est un fervent défenseur de Cuba et pourfendeur de l'impérialisme étatsunien. La conversation roule sur les torts causés aux Amérindiens (qui vivent toujours dans des réserves ici, avec, bien sûr des aides sociales, mais qu'ils perdent en quittant la réserve). Drôle de système où, pour pouvoir bénéficier des aides de l'Etat, ce n'est pas l'état de nécessité qui prévaut mais l'origine ...

Nous laisserons nos amis vers une heure du matin continuer leur nuit blanche pour aller dormir la tête pleine de ces bons moments.

Lundi 13 octobre 2008

C'est le retour vers Montréal, après un arrêt au magasin de Jimmy pour y faire provision de saumon, long mais sans problème. Jacques, qui n'a pas beaucoup dormi depuis quelques jours laissera le volant à Jean-Paul pour faire un petit somme. Nous nous arrêterons à Saint Flavie pour y découvrir de drôles de statues en béton ou en bois qui semblent sortir du fleuve pour venir écouter un « leader » qui semble faire un discours sur un rocher, puis dans un resto agréable face au Saint Laurent, enfin à l'information touristique car Marie-France souhaite obtenir une belle carte de la Gaspésie ... au moment de la quitter !

Mardi 14 octobre 2008

Aujourd'hui ont lieu les élections. Jacques nous emmène au bureau de vote dans l'école d'à côté, mais ne peuvent y pénétrer que les votants,

et uns par uns seulement avec vérification des papiers à l'entrée. De même, il nous explique que le dépouillement n'est pas public mais est fait par des assesseurs représentant chaque tendance. Avec une question pour les petites formations ne pouvant présenter des assesseurs partout ? Mais il est vrai que les petites formations sont rares ici, en raison du mode de scrutin.

Après le vote, Jacques nous emmène au complexe Saint Charles à Longueuil de l'autre côté du fleuve où se trouve son université. Il doit rencontrer un prof pour sa thèse et il nous fait profiter du déplacement pour nous faire découvrir cette autre partie de Montréal toute neuve, et encore en construction, avec d'immenses buildings. Puis nous passons à la banque de Jacques pour retirer un peu d'argent (300 \$Can pour 200€ : l'euro a encore monté), retour à la maison pour y déguster un croque-monsieur à la façon de Jacques, avec moutarde, jambon, gruyère, tomates, poivrons, piments et herbes, le tout passé au four.

Nous passerons l'après-midi tranquille à lire et faire la sieste dans le petit jardin aux couleurs rousses, faire la lessive et l'étendre sur le fil déroulant accroché au poteau ...

Pour la soirée électorale, Jacques nous a pris des billets pour une soirée spéciale au Soda-Club, un café théâtre où se produisent les Zapartistes, des humoristes qui vont nous faire vivre les résultats en direct entrecoupés de sketches très drôles sur les différents protagonistes de cette élection : Harper, le conservateur, ???et et ????. Nous nous y rendons tous les quatre avec Noémie : il y a foule mais nous trouvons une table tout près de la scène et autour de bonnes bières nous goûtons le spectacle, vraiment très drôle, même si nous ne comprenons pas toutes les finesses et jeux de mots, n'étant pas complètement au fait de la politique canadienne.

Mercredi 15 octobre 2008

Avant de partir nous consultons internet sur l'ordinateur de Jacques (qui a repris le travail) et Marie-France écrit un long courriel à Vincent. Le temps est toujours au beau et frais, nous décidons d'aller au Jardin Botanique à la station de métro Pie IX. L'entrée est payante, 16 \$ chacun. Sur l'allée nous avons droit à l'inévitable expo de photos de Yann Artus Bertrand avec des messages apocalyptiques destinés à culpabiliser chacun pour le mal qu'il fait à la terre qui, c'est sûr, va crever (et nous avec) dans les années qui viennent ... A part le message que l'on connaît par cœur et qui ne fera pas avancer d'un pouce le schmilblic (il risque, au contraire de rendre malades de dépression un peu plus de monde !), les photos d'animaux en perdition sont très belles ...

Une autre expo consacrée à Halloween s'appelle « Le coin des petits monstres ». On y trouve de nombreux enfants qui s'amuse comme des fous dans des labyrinthes de bottes de paille, au milieu de sorcières, d'araignées géantes et de fantômes très réussis. Ici comme aux Etats-Unis,, Halloween est une vraie fête, tout le monde a sa citrouille chez soi et les maisons sont décorées avec des sorcières et autres araignées, la fête des derniers beaux jours avant le long hiver ? L'Amérique a essayé d'exporter cette fête en France, mais jusqu'à présent, ça n'a pas trop marché. Peut-être cela va-t-il changer avec le matraquage des présidentielles aux Etats-Unis ?

Dans le Jardin botanique proprement dit, il y a plusieurs jardins très différents. Le Jardin de Chine est magnifique. Une exposition de lanternes chinoises de toutes couleurs circule tout au long des chemins, des dragons, des masques gigantesques, des équilibristes en papier colorés s'agitent sur un étang où coulent des jets d'eaux, d'autres jouent de divers instruments : harpes, xylophones, immenses tambours de

papier, tout autour des pagodes, et on peut admirer une présentation tout à fait extraordinaire de « penjings », des arbres miniatures dont certains sont centenaires ... Le dépliant affirme que ces jardins sont inspirés de ceux de l'époque Ming (XIV^{ème} au XVII^{ème} siècle), construits en Chine, puis expédiés à Montréal.

Nous continuons par le Jardin alpin, dont les plantes nous sont plus familières et qui est encore bien joli avec des fleurs de toutes couleurs dans la rocaille et des drôles de petits écureuils qui portent des rayures noires et blanches sur le dos. Au ruisseau fleuri », un autre étang, bordé d'arbres rouges et de roseaux sur lequel se reposent des cormorans, une vision calme et reposante. Au Jardin des Premières-Nations, il y a une exposition de vêtements et d'objets fabriqués avec les produits de la terre par les Indiens, ainsi que des films, puis une forêt de feuillus dont, bien sûr des érables, mais aussi des frênes et des ormes, une forêt de conifères et une forêt de type toundra.

Au Jardin japonais, un pavillon présente une expo sur la fabrication de la laque et de très beaux objets laqués et incrustés de nacre, d'or, etc. En fait la fabrication est très longue et très compliquée : on l'extrait d'abord en faisant des stries sur les arbres à laque, elle coule alors, un peu comme de la résine. Ensuite elle subit de nombreux traitements, nettoyages, chauffages, il faut la frotter avec du charbon pour obtenir le brillant ...

Bien que nous soyons très fatigués de marcher, nous nous rendons dans l'immense Insectarium, mais nous en ressortirons au bout de quelques minutes : il faudrait encore au moins une journée pour visiter cette partie du Jardin botanique ! Pourtant, le peu que nous avons vu des collections est absolument extraordinaire. Fatigués et affamés, nous ressortons du Jardin botanique par une sortie qui n'est sans doute pas la

plus pratique. Il nous faut traverser les installations du stade olympique, le biodôme, etc. pour enfin trouver le cinéma multiplexe qui abrite un « Burger King ». Nous ne ferons pas les difficiles et commanderont un sandwich-frites très bourratif accompagné d'un verre de coca qui doit contenir pas loin d'un litre !

Enfin calés, et un peu reposés nous prenons le métro à la station Viau jusqu'à Papineau. De là nous empruntons Sainte Catherine-Est jusqu'à Berri UQAM : c'est le quartier gay, qu'on appelle aussi «le Village », boutiques spécialisées, peintures murales, drapeaux arc-en ciel, restos et cafés gays aux noms évocateurs, comme le très bel « Oscar Wilde Pub ». En fait c'est surtout la nuit que ce quartier est animé.

Fatigués, nous reprenons le métro pour le Square Victoria d'où nous gagnons la « Cage aux Sports », rue Lemoyne dans le Vieux Montréal, un café-resto où se réunissent les sportifs et leurs supporters, et où Jacques nous a donné rendez-vous. Nous y retrouvons d'abord ses collègues très sympathiques avec qui nous bavardons un peu. L'une est venue avec son copain qui est Suisse et a vécu dans l'Ain avant de venir faire des études ici et d'y rester. Jacques arrive ensuite. Il a dû rentrer chez lui pour aller promener son chien « Lucky » avant de venir.

Un monde fou, un bruit fou, des écrans-télé partout, tout le monde est réuni pour voir un match de hockey sur glace entre l'équipe de Montréal et celle de Boston. Plusieurs (dont Jacques) portent des tee-shirts (ici on dit chandail) rouges à l'effigie de l'équipe montréalaise : un C avec un H à l'intérieur, mais quelques contestataires sont venus avec le chandail jaune et noir de l'équipe de Boston et se font gentiment charrier. La bière coule à flot, mais elle n'est pas forte. Le garçon nous sert d'autorité des ailes de poulet grillées, ce qui est d'usage à chaque fois que l'équipe de Montréal a gagné cinq buts, et ce fut le cas au dernier match.

Ca commence très bien pour Montréal avec plusieurs buts à la première mi-temps. Nous resterons jusqu'à la fin de la seconde ... et nous apprendrons le lendemain que, par la suite, Boston a marqué, et que Montréal ne s'en est tirée que peu glorieusement, aux tirs au but. Il paraît qu'à la fin du match, il y avait un silence de mort dans le café !

Jeudi 16 octobre 2008

Ce matin nous nous rendons au métro Jean Talon, pour faire nos courses au marché du même nom car nous allons faire un couscous ce soir. En premier c'est la recherche des épices car c'est le moins lourd ! Une grande boutique ne fait que ça, mais quand Marie-France demande du « Ras-el-hanout », le vendeur demande « lequel », car il en a une bonne quinzaine avec des ingrédients étranges comme de la rose ... Finalement Marie-France opte pour une boîte d'épices non moulues dont la composition lui paraît proche de ce qu'elle cherche. On passe devant la poissonnerie qui commercialise les produits Atkins. Le marché est immense et bien achalandé en cet automne : fruits et légumes à profusion, et toujours magnifiquement présentés sur les étals. Un étalage de piments de toutes formes et grosseurs attire l'attention des promeneurs. La viande d'agneau est achetée dans une boucherie bien approvisionnée.

Tous les ingrédients trouvés, on se restaurer chez un Libanais qui fait des sandwiches et quelques plats (halals bien sûr !). Sur la rue, on en profite pour acheter des tee-shirts pour la famille et les amis. Nous passons ensuite dans la pharmacie voisine, qui, comme partout ici, vend de tout, donc des timbres ... mais ils sont taxés, car le magasin prend son bénéfice dessus ! Prémonition de ce qui nous attend en France ? Une fois rentrés, nous nous mettrons à la cuisine pour que Jacques, au retour du

travail, puisse pour une fois, mettre les pieds sous la table, et lui et Noémie auront l'air d'apprécier notre cuisine.

La soirée sera riche en discussions, sur le nouveau programme d'éthique et culture religieuse mis en place dans les classes à la rentrée au Québec, pour remplacer les cours de religion (ou morale pour ceux qui n'en ont pas). Jacques y trouve une avancée. Jean-Paul pense que ce ne sera pas possible à mettre en place et Marie-France est plus que dubitative sur les résultats. Pour elle, il n'y a pas de « laïcité positive » (ou négative d'ailleurs) mais la laïcité tout court.

Vendredi 17 octobre 2008

Ce matin nous nous sommes levés tôt car nous voulions aller à la Grande Bibliothèque écouter Jean-Marie Le Clézio (qui vient d'avoir le prix Nobel de littérature) dans un colloque intitulé « Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation » et organisé par l'Académie des Lettres du Québec.

Au même moment a lieu au Québec la réunion annuelle des chefs d'Etats de la francophonie. Sarkozy qui devait rester trois jours pour la circonstance ne sera là qu'aujourd'hui et dépêche Fillon à sa place pour les jours suivants, car il doit aller voir Bush demain pour parler de questions autrement plus importantes !!! Les Québécois sont mécontents, d'autant plus que cette question de langue revêt pour eux une importance particulière. Le Clézio, pourtant fraîchement nobellisé et sollicité de partout, lui, ne fera pas faux bond.

Nous obtenons facilement une place dans l'amphi qui n'est pas plein. Georges Leroux ouvre le colloque. C'est un professeur que Jacques aime beaucoup. Il fait partie des penseurs à l'origine du nouveau programme d'éthique et culture religieuse dont justement nous avons

discuté hier. Puis Lise Gauvin, présidente de l'Académie, précise que ce colloque est indépendant des réunions qui ont lieu sur la francophonie, présente JMG Le Clézio comme un « nomade enraciné » selon le mot de René Depestre et rappelle qu'il a soutenu un jeune écrivain québécois : Réjean Ducharme.

Jean-Marie Le Clézio vient à son tour au pupitre. Il porte un polo noir d'où dépasse le tee-shirt, un pantalon sombre en toile et des sandales. Il se présente très simplement, et au cours de son intervention, nous découvrons qu'il a voyagé encore plus que nous l'imaginions. Né à Nice d'un père anglais et d'une mère bretonne, tous deux originaires de l'île Maurice, il a vécu dans de nombreux pays. Il rappelle qu'il a enseigné entre autres à Vancouver, comme au Québec.

Pour illustrer le phénomène de la mondialisation il choisit deux souvenirs personnels. Le premier se passe dans le village de Roquebillière dans les Alpes. Il a cinq ans et, après le fauchage qui a lieu « comme au Moyen Age », il glane avec sa grand-mère les épis restants pour en faire de la farine. C'est pourtant l'époque de la France libérée, mais « l'armée des vainqueurs ne change pas grand-chose à la vie dans ce village » : la mondialisation n'a pas encore eu lieu. Le deuxième c'est un voyage sur un ferry de l'Afrique vers l'Angleterre. Il a à peine vingt ans et il est frappé par les Noirs qui font le voyage pour venir y travailler. On ne parle pas encore de mondialisation. Pourquoi ces souvenirs ? Parce qu'ils sont liés à la colonisation et à la guerre. Et on arrive à la question de la langue : pourquoi l'anglais, le français et l'espagnol se sont-ils si répandus alors qu'au Moyen Age, elles étaient peu parlées ? Ce n'est pas à cause du génie d'un Cervantès, d'un Molière ou d'un Shakespeare, mais à cause du commerce, de la colonisation, des guerres.

Dans la question de ce que l'on veut faire de la langue française aujourd'hui, la pensée libertaire est contredite par la répression en Indochine, en Algérie ... Pourtant c'est une langue de culture qui a permis Olympe de Gouge, René Descartes, Colette, Marcel Proust, Claude Levi Strauss, Léopold Sédar Senghor, Driss Chraïbi, Leïla Sebbar, Amin Maalouf, Andrée Chédid, Emile Nelligan, Gaston Miron Réjean Ducharme, ??? Durand (?), ??? Rita Restokocho ???... . Le Clézio préfère parler de l'amour de la langue française plutôt que de la francophonie. Et pas seulement amour de la langue française mais aussi amour de ceux qui la parlent, et ce n'est pas une œuvre charitable mais une absolue nécessité. Il précise que dans la Charte des langues de France, on a, dans un premier temps, oublié le créole, sans doute car il représentait une menace pour le français, enfin il déplore que les subventions à la culture deviennent de plus en plus rares.

Ensuite le débat s'instaure avec la salle :

- Georges Leroux : Une langue sans littérature n'est-elle pas appelée à disparaître ?
- JM Le Clézio : La littérature française ne serait pas ce qu'elle est s'il n'y avait pas eu des conteurs. Une langue sans littérature ça n'existe pas, mais la littérature orale est une littérature. Le problème est que le monde moderne a de plus en plus de mal à écouter.
- Dame : Est-ce que Le Clézio peut comprendre la langue de Michel Tremblay ? Moi j'ai du mal car je ne suis pas Montréalaise [NB : cette langue, le joual, nous avons eu l'occasion de l'entendre dans une pièce de théâtre lors de notre dernier voyage, et il est vrai que nous étions loin de tout comprendre !].
- JM Le Clézio : Il y a des particularismes à connaître, comme chez Réjean Ducharme, c'est un peu difficile, mais on y arrive.

- Monsieur (prof de littérature française au Sénégal) : Quelle langue employer, quelle langue enseigner ? Celle de Le Clézio ou celle d'écrivains africains ?
- JM Le Clézio : Avant, l'on considérait que la langue française était unique. Aujourd'hui, on s'aperçoit que le français est pluriel. Il n'y a pas un français meilleur qu'un autre.
- Pierre Neveu : La littérature autochtone ?
- JM Le Clézio : Je ne suis pas spécialiste. Il existe de vraies langues minoritaires au Québec dont la situation est difficile. Pourquoi ne pas publier des textes bilingues ? JM Le Clézio raconte qu'en Corée, il lui est arrivé de faire un cours de poésie française. Il fit écouter à ses étudiants des poèmes de Rita Restokocho ??? . Les étudiants furent troublés et séduits par les sons de cette langue. Ensuite, avec le texte écrit bilingue, ils ont pu goûter le sens des mots.
- Monsieur : Le Ruanda a abandonné le français au profit de l'anglais, est-ce révoltant ?
- JM Le Clézio : Ce qui est révoltant, c'est la guerre, la traite des esclaves, les massacres. Il y a un devoir impérieux de reconnaître les erreurs commises.
- Dame : La langue créole s'étend. En quoi cette langue serait-elle une menace pour le français ?
- JM Le Clézio : Dans la charte, le créole ne fut pas mentionné dans un premier temps. Récemment, on l'a considéré comme la dernière langue indo-européenne. C'était la langue employée pour communiquer par les serviteurs des békés. Son origine est encore un peu mystérieuse. Un grand-père, qui parle habituellement en français, parlera créole quand il se fâche ou, au contraire, lorsqu'il veut dire des mots doux à ses petits enfants. La langue créole accompagne la langue française, elle développe son propre imaginaire tout en développant le

français. Chacune se nourrit de l'autre. C'est sans doute cette intrication qui a été considéré comme une menace.

Après ce beau débat, une table ronde dont le titre est « Littérature-monde en français : un manifeste nécessaire ? » a lieu entre Lise Bissonnette, directrice de la Grande Bibliothèque et ancienne journaliste au Devoir, Vénus Khoury-Ghata, une écrivaine d'origine libanaise vivant à Paris et Dany Laferrière, un Québécois d'origine haïtienne.

Vénus Khoury-Ghata précise qu'elle ne peut écrire que dans sa maison, qui est donc son lieu de travail. Dany Laferrière revient sur le prix Nobel attribué à Le Clézio et précise que Le Monde a fait le minimum (« on sentait Sollers derrière ! »), c'est un écrivain « trop exotique pour eux », mais pas pour les Haïtiens, les Québécois, ... Il affirme que la France doit âyer pour la colonisation : « on peut chiffrer la douleur », « il faut décoloniser le cerveau du décolonisateur », bref un discours victimaire que nous connaissons bien, mais il faut le reconnaître, livré avec beaucoup de talent et d'humour, comme celui du titre de son dernier livre : « Je suis un écrivain japonais ».

Lise Bissonnette précise qu'elle se place modestement, dans le sillage de George Sand, que ses deux autres interlocuteurs, comme JM Le Clézio lisent énormément, et que le véritable écrivain n'est pas le rival de son semblable mais l'ami des livres. (???)

On en vient ensuite au manifeste sur la littérature-monde en français signé par des écrivains variés (liste ???). C'est une sorte d'espérance pour que les écrivains d'ailleurs soient reconnus. Il arrive que tout se mondialise, y compris le littéraire. Il y a longtemps que les écrivains d'outre France forment une confrérie. Il vaut mieux se tourner vers les lecteurs que vers les cercles parisiens. Elle précise que sur les 50

meilleures ventes de livres en septembre en France, 30 sont franco-français, 18 sont des traductions d'auteurs américains (étatsuniens) et deux sont d'outre-France Amélie Nothomb (Belge) et l'algérien Yasmina Khadra. Il est dit que les écritures sont différents : la franco-française et la québécoise seraient plus urbaines, ludiques, narcissiques, contrairement aux littératures de l'exil, souvent plus ancrées dans les difficultés sociales. Lise Bissonnette pense que, plutôt qu'un tel manifeste, il vaudrait mieux défendre un accès réel au livre (bibliothèques ...) [à compléter] .

- Georges Leroux à Dany Laferrière : pourquoi avoir signé le manifeste ?
- Dany Laferrière : comme chaque fois, un ami téléphone à minuit en disant qu'un tel et un tel a déjà signé ! Il faut le lire avec le livre qui l'accompagne. Ne se pose pas la question : en quelle langue j'écris ?
- G. Leroux déplore que les colloques de philosophie soient de plus en plus en anglais, et que ça ne touche que le lectorat américain (étatsunien).
- V. Khoury-Khadra donne l'exemple d'un roman que son éditeur a refusé car il l'a trouvé trop « déjanté ». Or ceux de D. Laferrière le sont autant ... mais c'est différent car c'est un auteur québécois.
- D. Laferrière affirme que l'important n'est pas le nombre de lecteurs, mais si le lecteur a trouvé bon le livre.

Après ces réflexions sur la littérature nous décidons de quitter le colloque pour aller recharger une nouvelle fois la pile de l'appareil-photo qui recommence à donner des signes de faiblesse, puis nous nous rendons au complexe Desjardins d'où partent les galeries souterraines bien connues. Un petit resto nous accueille avec un « panini » pour Jean-Paul et une soupe au bœuf-légumes pour Marie-France. Nous traversons la rue pour nous rendre au Musée d'Art Contemporain. L'entrée est payante pour l'exposition temporaire : 8\$ pour Jean-Paul et 6\$ pour

Marie-France car c'est moins cher à partir de 60 ans. En fait, cette exposition : « Sympathy for the Devil : Art et rock and roll depuis 1967 » couvre presque la totalité du musée. Beaucoup d'affiches, de films, on marche dans une pièce sur de vieux disques vinyle, des peintures souvent hard, une pièce dont le parterre formé de cercles concentriques rouges et vert (ou bleu ?) esquinte l'oeil et la perception spatiale, beaucoup de bruit, des effets ... Bien peu d'art pour Marie-France ...

Il y a juste une petite pièce consacrée au manifeste du Refus global de Paul-Emile Borduas, dont nous avons vu aussi quelques objets au Musée des Beaux Arts, au sous sol quelques tableaux de jeunes peintres participant au Concours annuel de la peinture canadienne de RBC (ques aquo ?), et sur deux écrans, Isabelle Huppert filmée dans l'une de trois quart gauche, dans l'autre de trois quart droit sans quasiment bouger pendant une heure, plus peut-être ... (on n'est pas restés assez longtemps pour savoir !).

Bref ce musée nous laissera un peu sur notre faim, mais comme souvent les musées d'art moderne ... A la sortie nous nous arrêtons au café pour prendre un capuccino avant de rentrer. A la maison nous trouvons Carol qui partage encore la voiture avec Jacques. Elle vient lui emprunter pour aller marcher en forêt le lendemain. Quelques mots amicaux, échanges sur son boulot de directrice dans un quartier pas simple. Avec une gentille attention, elle nous a apporté des cadeaux à ramener en France : du miel du Québec et du vinaigre au sirop d'érable. Et le soir, Jacques a préparé des spaghettis revigorantes avec une sauce délicieuse. Longue discussion encore sur différents sujets.

Samedi 18 octobre 2008

Dernier jour avant notre départ. Nous accompagnons Jacques qui promène le chien Lucky dans le parc proche : des espaces verts et un stade tout près de la maison. Jacques est muni d'un sac en plastique et ramasse papiers et déchets, déplorant le manque de civilité des usagers du parc. Puis nous le laissons vaquer à ses occupations pour nous rendre au Mont Royal. Pour cela il faut prendre le métro jusqu'à la station du même nom puis prendre le bus n° 11 (dans la bonne direction !) jusqu'à l'arrêt Belvédère. Le Mont Royal est une colline qui culmine à de 232 mètres, couverte d'une forêt qui en automne est splendide. La vue sur Montréal du Belvédère est magnifique, on aperçoit même au loin la route qui nous mènera demain vers les USA, large plaine entourée de montagnes rocheuses peu élevées. Le temps, d'abord un peu gris se dégage et un soleil radieux finit par illuminer les arbres rouges. Nous marchons un peu dans cette belle forêt jusqu'à une antenne avant de redescendre car nous nous sommes donnés rendez-vous avec Jacques devant le cinéma « Quartier latin » afin d'y voir un film à 15 heures. En attendant Jacques nous entrons dans un café-resto très animé pour y boire un vrai expresso. Le film « C'est pas moi, je le jure ! » est réussi, à la fois drôle et dramatique et traite des frasques d'un jeune enfant déchiré par le départ de sa mère qui ne supporte plus la vie familiale et part vivre en Grèce. A la sortie, Jacques tient à nous faire voir le café Cherrier où aimait venir René Lévesque, Chloé Sainte Marie avec son mari, et bien d'autres artistes. Le soir, retour à la maison où Jacques a préparé du riz cuit dans du lait de coco, agrémenté de pois chiches et de boulettes de viande à la marocaine. Tristesse après ces bons moments qui vont finir, espoir d'en vivre d'autres, pourquoi pas en France, et même à Avignon où Nina compte monter une pièce ? Noémie qui n'a pu être présente a tenu à nous laisser un petit mot gentil accompagné d'un livre de poésies d'Emile

Nelligan, le poète fou dont elle nous a parlé. Et Jacques remonte de la cave des boîtes de vrai sirop d'érable, et nous donne des livres.

Dimanche 19 octobre 2008

Départ pour New York à 7h45 à la station centrale de bus par les Greyhound Lines. Le chauffeur ne parle pas un mot de français et ne fait même pas effort pour se faire comprendre. Il est très désagréable, hurle parce que Marie-France a mis le pied sur la ligne où il faut attendre pour monter dans le bus qu'il en donne l'ordre. Assis à son volant, muni d'un micro, le voici qui fait un long laïus en anglais, avec un débit ultra rapide, que Jean-Paul et Marie-France (comme d'autres passagers du bus) ont beaucoup de peine à comprendre. Du coup les gens n'écoutent plus et se mettent à bavarder entre eux. Alors il se met en colère, se lève pour repérer les perturbateur et affirme qu'il ne partira pas tant qu'il n'y aura pas le silence ! Dès le départ, alors qu'on est encore à Montréal, l'Empire nous saute à la figure dans la personne du chauffeur, avec cette manie de culpabiliser la terre entière en écrasant les autres, et en inventant un ordre que chacun est censé connaître pour les plus petits détails de la vie.

Bref, nous voici enfin partis (en silence pour le moment !) et nous regardons la belle ville de Montréal s'éloigner dans la brume du matin. Le ciel est d'un bleu profond. La frontière est très proche de Montréal. Le car emprunte alors un labyrinthe de routes, avec des barrières, des postes de police, jusqu'au poste frontière au bord du lac Champlain où nous descendons tous. Bien sûr il y a les inévitables formulaires à remplir (« Venez-vous aux USA pour y commettre des attentats ? Oui Non » ! etc.), le fond de l'œil, les empreintes digitales et les nombreuses questions, mais dans l'ensemble ça se passe plus vite que lors de notre passage à l'aéroport de Miami où, pourtant, nous ne faisons que

transiter. Il faut cependant payer 6\$ US chacun : heureusement que nous en avons sur nous. Les bagages ne sont pas fouillés, ce qui nous arrange car nous transportons du sirop d'érable et du miel et nous savons (et c'est écrit partout à la douane) qu'il est interdit d'importer des denrées alimentaires aux USA.

La route reprend et elle est très belle, entre lacs, forêts, petites montagnes et un ciel toujours aussi lumineux. C'est un festival de couleurs : toutes les sortes de vert, orange, rouge, violet, noir des roches, bleu du ciel. L'air est doux, il fait presque chaud. Le bus fait des arrêts rapides pour prendre des passagers à Plattsburg (l'entrée de l'Adirondack National Park), Glen Falls, Saratoga's Spring (qui semble être un lieu de villégiature assez chic) puis Albany, capitale de l'Etat de New York (bizarrement, ce n'est pas New York). Albany semble être une ville industrielle assez peuplée et assez ouvrière à première vue.

Le chauffeur décrète qu'il faut tous sortir du car avec manteaux et bagages à main sans préciser combien de temps durera la pause. Nos voisins pensent que ça durera au moins 45 minutes. Alors nous entrons dans le café de la station pour nous restaurer. Mais à peine avons-nous posé nos salades-frites-coca sur une table qu'on appelle pour remonter dans le car ! Nous voici donc tous avec nos manteaux, bagages à main et nos plats et verres en plastique à courir pour remonter dans le car afin de ne pas fâcher davantage le chauffeur irascible ! Des petites malignes ont pris nos places et font semblant de ne pas comprendre l'anglais de Marie-France (pourtant parfait !), et nous voici expédiés à l'arrière (avec un autre couple de français). Tant pis.

Le car repart à une vitesse folle, les forêts multicolores continuent de défiler. Sur le siège devant nous, une jeune femme très souple (comment arrive-t-elle à entremêler ainsi ses jambes sur le siège ?)

regarde un film sur son ordinateur : c'est un spectacle avec une femme qui danse. En regardant mieux, on s'aperçoit que c'est elle qui danse. Vient-elle à New York pour danser à Broadway ?

Marie-France fait un petit somme et quand elle se réveille, miracle !, on aperçoit au loin les tours de Manhattan sur la rive d'en face. Voici le tunnel sous l'East River et c'est l'arrivée au Grand Central Terminal. Il est 16h15 et nous avons un quart d'heure d'avance sur l'horaire prévu. Merci chauffeur !!! Nous sortons dehors et prenons un taxi qui nous emmène à notre hôtel pour 12,50 \$US.

The Widget Hotel que Vincent a bien voulu retenir pour nous sur internet est situé dans l'Upper West Side, au sud de Harlem, au nord de West Side, à l'est de Central Park et à l'ouest de l'Hudson River, dans la 95^{ème} rue, assez loin du centre, mais proche de la station de métro 96th street des lignes 1, 2 et 3. Nous avons payé 600€ tout compris pour la semaine, ce qui est cher pour nous, c'était cependant l'un des moins chers. Pour ce prix, on a une petite chambre vieillotte mais propre au quatrième étage (avec ascenseur) avec un lit (correct), une armoire et un miroir, pas une table, pas une chaise. WC et salle de bains (très propres) sont dans le couloir : une pièce d'eaux pour trois chambres de 2 à 4 personnes. Il n'est pas prévu de nettoyer la chambre pendant le temps où on l'occupe. Pas de petit déjeuner non plus. La fenêtre donne sur une cour grise et peu lumineuse. Nous n'aurons certainement pas plaisir à y séjourner. Mais nous n'en aurons pas le loisir non plus, tant les occupations seront nombreuses.

L'hôtel est surtout fréquenté par des jeunes et il y aura quelques nuits un peu bruyantes mais sans trop d'exagération. Les décorations pour Halloween sont déjà posées, avec fantômes, citrouilles, araignées et autres sorcières. Dans le hall deux employés pour la sécurité. Ils sont là à

demeure, nuit et jour, et font de fréquentes rondes dans les couloirs de l'hôtel.

Il y a encore un peu de soleil alors nous prenons la 95th street vers l'est jusqu'à Central Park, cet immense jardin mythique en plein milieu de la ville, où nous allons nous asseoir quelques instants. Les rues est-ouest sont appelées street et sont numérotées à partir du sud de l'île, à la hauteur de Greenwich Village. Les rues nord-sud sont appelées avenue et sont numérotées d'est en ouest. C'est sans doute moins joli que les rues ayant des noms de personnages ou de fleurs, mais il faut dire que pour le touriste qui débarque, c'est plus facile à se repérer. Par contre les avenues sont très longues puisqu'elles vont presque d'un bout à l'autre de l'île et pour repérer une adresse, il faut souvent indiquer le numéro de la rue (street) à la hauteur de laquelle elle se trouve. L'île est bien desservie par les moyens de transport (métro et bus) dans la direction nord-sud. C'est plus compliqué pour la direction est-ouest. Ajoutons à cela les embouteillages et cela explique pourquoi les New Yorkais, contrairement aux autres habitants des USA, marchent beaucoup (nous aurons l'occasion de l'expérimenter !).

Après le coucher du soleil, nous quittons le jardin pour revenir vers l'ouest et arpentons Broadway, la seule avenue qui traverse New York en travers, de la 96^{ème} à la 88^{ème} rue. C'est une avenue très animée, beaucoup de monde, restos et boutiques ouverts pour la plupart bien que nous soyons dimanche. Au coin de la 95^{ème}, un resto « La Nueva Victoria », indique qu'il fait à la fois « spanish & chinese cuisine ». Les prix affichés sont abordables : pour 35\$US (le dollar US vaut à peu près comme le dollar québécois, soit 2/3 d'euro environ, peut-être un peu plus), nous mangeons à satiété du riz avec du bœuf en sauce et des légumes pour Marie-France, avec du chorizo pour Jean-Paul, arrosé d'un demi litre (à

vue d'œil) d'assez bon vin rouge. Il faut bien fêter notre première journée dans la Grosse Pomme.

Le restaurant est fréquenté par des familles (plutôt asiatiques apparemment). Certains garçons parlent le chinois et d'autres l'espagnol. Les clients repartent tous avec leur petit paquet constitué des restes de leur repas. Nous aussi. Nous irons le déposer sur un banc en pensant que ça pourra peut-être servir à l'un des mendiants que nous avons remarqués. De nouveau une petite balade sur Broadway où nous pouvons apercevoir une longue limousine blanche puis nous rentrons à l'hôtel. Au sous-sol se trouvent des tables de billard, des ordinateurs avec internet et des jeux vidéos (0,10\$ la minute avec 2\$ minimum, ce n'est pas donné), la salle de télé (gratuite). Nous nous y attardons un moment. Il y passe une série américaine comme il se doit. C'est des histoires un peu effrayantes qui arrivent à des personnages dans le métro new yorkais, et toutes les cinq minutes, on a droit à la publicité. Nous sommes vite lassés et montons dormir.

Lundi 20 octobre 2008

Nous prenons un petit déjeuner pour 7\$ dans un des nombreux café-restos du haut Broadway, à deux pas de l'hôtel. Ce qu'on a rencontré quelquefois au Québec (les pharmacies-épiciers-poste ...) est automatique ici : une boutique vend rarement un produit mais plusieurs qui n'ont rien à voir ensemble. Le bistrot fait resto, et l'inverse, le boulanger (chaine intitulée « Le pain quotidien » vendant du pain « français », la baguette à 3,35\$ quand même !) fait café, le café fait épicier, la pharmacie fait supermarché et café, etc. On vend de tout partout, tant il est vrai qu'ici, encore plus qu'en France, tout est marchandise, tout se vaut, tout est égal (les opinions aussi d'ailleurs,

quelles qu'elles soient, au nom de la liberté individuelle !). L'avantage pratique est évident : on a tout sous la main. Et pour des gens pressés comme le sont les New Yorkais, c'est tout bénéfice tant il est vrai que « time is money ». L'inconvénient c'est le brouillage des perceptions, et la vie qui ne vous appartient plus.

Après avoir fait quelques courses pour le pique-nique de midi, nous prenons le métro ligne 1 pour Times Square à l'intersection de 7th street et de Broadway où se concentrent tous les spectacles à la mode. Nous prenons une carte hebdomadaire à 25\$ chacun qui nous permet des voyages illimités dans le métro et dans les bus. En débouchant du métro, on est estomaqué. Marie-France surtout pour qui c'est le premier voyage ici. Les publicités immenses clignotent sur tous les gratte-ciels alentours. Elle a déjà vu ce lieu des milliers de fois dans les films, à la télé, dans des publicités : c'est sans doute un des endroits les plus filmés au monde. Mais la réalité est beaucoup plus folle. On ne sait où tourner les yeux pour trouver la publicité la plus colorée, la plus gigantesque, la plus clignotante ... On remarquera parmi des milliers celle pour Coca Cola (inévitable !), celle pour Windows qui couvre carrément un building entier, celle pour une comédie musicale « Mamma mia », et tout en haut d'un building l'intimation « vote » (votez !) qui est le seul rappel ici que l'élection a lieu dans deux semaines.

Nous n'avons pas vu d'affiches dans les rues (sans doute d'ailleurs est-ce interdit) et l'élection n'est pas évoquée par les personnes que nous côtoyons et dont le job est le tourisme ou la restauration. De plus nous n'avons pas accès aux infos de la télé (à l'hôtel, on a vu que seuls, les téléfilms d'horreur ou de science fiction ont la cote !). Il est donc difficile de se faire une idée de la campagne ici, sinon par les journaux. Au cours du séjour, nous achèterons le New York Times deux ou trois fois, épais comme un dictionnaire, et lirons quelques uns des innombrables

journaux gratuits distribués aux bouches de métro : Onion, Metro, Gotham Works, Village Voice ...

Nous nous rendons à l'info touristique pour prendre quelques cartes. Au milieu passe en boucle sur grand écran quelques uns des spectacles de Broadway. Nous continuons notre promenade, et remarquons dans une rue adjacente le grand immeuble dédié à la scientologie, muni du drapeau américain.

Nous avons décidé de commencer nos visites par un tour en bateau, un « demi-cercle » autour de l'île de Manhattan, afin de repérer la topographie et d'avoir une vue d'ensemble, donc nous nous dirigeons à pied, à travers Little Brazil sur la 46^{ème} rue vers l'ouest jusqu'au Pier (XXX) n°83, au bord de l'Hudson River, où nous pouvons acheter un billet pour le bateau de 14h30. Nous avons choisi un « City Pass » qui coûte 74\$ et qui permet de faire ce tour en bateau et de visiter quatre musées (sans faire la queue) ainsi que l'Empire State Building. Le ciel s'est dégagé et le soleil brille. Nous nous installons pour pique-niquer à des tables au bord de la rivière, faire du courrier et nous chauffer au soleil. A côté un porte-avion, l' « intrepid », est un musée sur la mer, l'air et l'espace dédié, semble-t-il, à l'armée américaine.

On observe un immeuble de plus de cinquante étages en construction (on se demande comment on peut encore trouver, à New York, de la place pour ça, mais c'est un fait que nous en verrons plusieurs en construction). Il reste la dizaine d'étages du sommet à finir, déjà construits à l'intérieur, mais il reste à faire le revêtement extérieur et les vitres. Tout là-haut se trouve une immense grue, et un ascenseur extérieur monte les matériaux. On espère que, là-haut, la sécurité des ouvriers est assurée ! Ce qui n'a pas l'air d'être le cas pour un ouvrier occupé à nettoyer les vitres extérieures du dixième étage d'un immeuble

voisin, assis sur une simple planche en bois tenue par des cordes et qui se balance au gré du vent ...

C'est l'heure de notre bateau. Il y a du monde mais il n'est pas plein, et comme il fait beau, presque tous s'installent sur le pont arrière. Nous y apercevons le couple de Français qui se trouvait dans le bus de Montréal : New York est petit ! (ou alors, tous les touristes font la même chose !) et échangeront quelques mots avec un autre Français qui visite New York accompagné de sa fille et qui a l'air de connaître un peu la ville. En fait, ici, de nombreux touristes sont Français.

Ce petit séjour sur l'eau sera magnifique. Les différentes vues de New York sont vraiment fabuleuses, et on passe devant des endroits rendus mythiques par le cinéma et la propagande : la forêt des buildings de toutes hauteurs et de toutes formes, les gratte-ciels d'acier bleuté de Manhattan, l'Empire State Building, le plus haut depuis la destruction des tours jumelles et que l'on voit de partout, le Chrysler Building et son drôle de sommet pointu, argenté et écaillé, bien sûr la Statue de la Liberté sur son îlot avec à côté Ellis Island, l'îlot sur lequel on parquait les émigrants avant de les accepter sur le sol américain ou les renvoyer, les immeubles moins hauts de l'East Side, le magnifique pont de Brooklyn avec ses deux arches gothiques, l'immeuble rectangulaire de l'ONU, mais aussi, sur la rive d'en face, des usines qui semblent désaffectées, et des grands buildings également. Un petit bateau à voile se promène. Sur un côté de sa voile un appel à voter Obama, et sur l'autre, à voter Mc Cain. Tout le monde mitraille la ville et le fleuve avec son appareil-photo (et Marie-France la première). Une bien belle balade sous le soleil.

A la sortie du bateau, et sur les conseils de notre voisin, nous décidons de diriger nos pas sur l'immeuble de l'ONU au bord Est de l'île.

Le bus M42 qui passe devant le port nous y conduit, comme son nom l'indique par la 42^{ème} rue. L'avantage du bus est que l'on peut voir le paysage, ici, une rue très commerçante et très animée (mais où et quand New York n'est-il pas animé ?!) avec de belles devantures et des buildings immenses bien sûr, qui obscurcissent la rue. On usera et abusera par la suite du bus, qui nous évitera trop de marche à pied. Lorsque nous arrivons, c'est l'heure de la fermeture et nous y trouvons des groupes de Français (encore !) déçus de n'avoir pu rentrer.

Nous reprenons le bus M42 pour nous arrêter à la New York Public Library (Bibliothèque) mais elle est sur le point de fermer également, alors nous nous rendons à Bryant Park qui jouxte le bibliothèque. C'est un charmant petit jardin, avec de nombreuses statues, entre autres celle, très belle, de l'écrivaine Gertrude Stein, assise en tailleur avec les traits un peu sévères. Beaucoup de gens ici, qui lisent, mangent, jouent aux échecs sur des tables de pierre où l'échiquier est incrusté... ou travaillent sur leur ordinateur ! Des travaux sont en cours au milieu du jardin pour y installer une patinoire.

Nous reprenons notre marche alors que la nuit commence à tomber, la foule est dense alors que nous descendons la 5^{ème} avenue (« Monsieur William, vous manquez de tenue, qu'alliez vous faire dans la 5^{ème} avenue ... » !), et nous sommes souvent bousculés par des gens pressés, qui s'excusent d'un « I beg your pardon » ! C'est que notre allure de touristes ne convient pas à ceux qui ont tant de choses importantes à faire qu'ils ne peuvent se permettre le luxe de ralentir le pas.

La nuit est tombée et nous nous mettons à la recherche d'un resto pas trop cher. A la 32^{ème} rue nous revenons vers l'ouest et trouvons un « Speedy » (sic !), tenu par des asiatiques et qui a un choix important de mets. Marie-France choisit du poulet aux patates rissolées et Jean-Paul

du saumon avec du riz. Ce que nous n'avions pas compris c'est que la vente est ... au poids et nous payons 29\$. C'est bon et copieux cependant. Il y a une salle pour s'installer au premier étage d'où l'on peut voir la ville. Devant nous, un groupe de jeunes asiatiques écoute l'un d'eux expliquer quelque chose en chinois (?), puis leur distribue des formulaires, que chacun s'applique à remplir. Pour l'université ? ou pour obtenir un job ?

Après dîner, nous marchons jusqu'à la station de métro 34th street, de la ligne 1, jusqu'à 96th street, la station située près de notre hôtel. Nous avons beaucoup marché et décidons de rentrer nous reposer après un arrêt dans un « Starbucks » pour un cappuccino à emporter. C'est une chaîne de cafés très répandue ici (et qui commence également à se répandre à travers le monde. Lors de notre séjour à Madrid l'an dernier, nous en avons vu un). Ils font des cappuccinos délicieux et très chauds, toujours bien enfermés dans des verres de plastique avec une paille, pour permettre le transport, car la plupart des gens ici, boivent leur café en marchant.

Au restaurant « Speedy », nous avons payé avec un billet de 100\$. Sur la monnaie rendue l'un des billets de 10\$ était un faux et nous ne nous en sommes pas rendu compte. Mais la caissière de Starbucks à qui nous le présentons pour payer la consommation le reconnaît de suite : il n'y a pas le personnage en transparence, et en mouillant le billet, cela fait une auréole, c'est visiblement une photocopie. Elle nous regarde d'un œil suspicieux malgré nos explications, et nous devons payer avec un autre billet (vrai celui-là heureusement !) et nous sommes très en colère d'avoir été volé ainsi.

Mardi 21 octobre 2008

Après le petit déjeuner dans un « Donuts » cette fois (une autre chaîne, spécialisée dans les « bagels », sortes de beignets briochés), nous faisons quelques courses pour le pique-nique de midi que nous prévoyons de faire dans Central Park après la visite du Metropolitan Museum of Art. Pour cela il faut prendre le bus 96 dont le terminus est à deux pas et qui traverse Central Park vers l'Est, puis à l'arrêt 5^{ème} avenue, prendre le bus n°1 qui longe le parc jusqu'au musée. Nous sommes venus à l'ouverture car nous savons que c'est un musée très prisé. Et effectivement, il y a déjà du monde. La fouille est minutieuse à l'entrée et nous sommes refoulés à cause de la nourriture que nous transportons : « you must eat it before » !!! . Alors nous mettons le paquet soigneusement enveloppé dans une poubelle vide à l'entrée. Lorsque nous ressortirons, la poubelle est remplie à ras bord. Adieu le casse-croute !

Avec notre City Pass, nous évitons la plus grosse queue. Mais la difficulté est de choisir par où commencer car on ne peut tout voir. Nous commençons par le département de l'Égypte ancienne tout à fait extraordinaire, immense, avec des collections incroyables, des momies, des sculptures, hiéroglyphes peintes, et le « Temple of Dendur », quasi entier, sauvé de l'immersion lors de la construction du barrage d'Assouan, don du peuple égyptien au peuple étatsunien « en remerciement » prévient la pancarte.

Ensuite nous passons au département « Arts of Africa, Oceania and the Americas », avec des sculptures ciselées dans le bois ou l'ivoire, d'immenses totems, des statues expressives océaniques (on trouve quelques beaux exemples de cet art à Paris, au Musée du Quai Branly). Nous trouvons même une statuette de Sican en or, avec des pierres vert

émeraude, comme celles admirées à Lambayeque au Pérou, et des poteries Mochi.

Puis voici le département (immense) des peintures « 19th and Early 20th Century European Paintings and Sculpture » et là, c'est tellement extraordinaire que c'est presque dément : on a l'impression que toute la peinture européenne de cette époque se retrouve ici : des milliers de tableaux de Picasso, Miro, Braque, Degas, Gauguin, Van Gogh, Derain, Matisse, Chagall, Manet, Sorolla, Corot, Delacroix, Ingres, Courbet, etc. C'est fabuleux. Et c'est énervant de penser que cette magnifique peinture européenne n'est pas visible par les Européens, sauf parcimonieusement, quelques tableaux, lors d'expos particulières ... Comme c'est énervant que les Egyptiens, les Africains, les Océaniens, les Péruviens, etc. doivent aller à New York (ou à Londres, ou à Paris), pour admirer l'art de leurs ancêtres.

Nous admirons ensuite quelques sculptures de Rodin, dont une belle reproduction des Bourgeois de Calais, nous traversons le département de sculptures grecques, puis décidons de sortir, car la tête est pleine de tous ces objets et peintures et ne peut plus rien absorber. Tant pis pour les peintures de Rembrandt, Le Gréco, Raphaël, Le Titien, Velazquez, Le Titien, Vermeer, Véronèse ... que pourtant nous aimons beaucoup. Tant pis aussi pour l'art cyprite, l'art oriental, les peintures américaines, l'art médiéval, et l'autre partie du musée « The Cloisters museum and gardens » située à l'extrême nord de l'île et qui, sans doute sont superbes. Mais ce musée, c'est un peu comme le Louvre, le Musée d'Orsay et le Musée du Quai Branly réunis : il faudrait une vie pour tout visiter ! Démunis de pique-nique nous nous rabattons sur des hot dogs vendus par un vendeur ambulant à la sortie. Sur sa mini-caravane est écrit le mot « vétérans ». 2\$ le hot dog, ce n'est pas cher mais le hot dog n'est pas bien gros. Puis nous voici repartis par le bus 42 jusqu'au

parallélépipède austère de l'ONU, muni de tous ses drapeaux. Il faut montrer patte blanche : portail électronique comme dans les aéroports, sacs examinés à la loupe, etc. Au bureau de poste, nous achetons des timbres des Nations Unies pour poster nos lettres de ce territoire, qui – comme disait une Française hier – nous appartient à tous puisque c'est là que notre sort est scellé ! Mais pas de chance, les jardins dans lesquels se trouvent de belles sculptures sont fermés pour travaux. On peut se joindre à un groupe pour une visite guidée des bureaux mais nous y renonçons, trop fatigués, et nous nous contentons de visiter les parties ouvertes au public, des tableaux des différents présidents de l'ONU (don de l'Iran !), une expo expliquant tout ce que fait l'ONU « pour sauver la planète », un beau vitrail de Chagall, et une pièce « pluri-religieuse » pour le recueillement.

Pour la quatrième fois en deux jours, nous reprenons le bus n°42 jusqu'à la New York Public Library qui est encore ouverte. C'est un grand bâtiment en marbre blanc (devenu un peu gris par l'âge), gardé par deux lions de pierre monumentaux. Sur la façade sont annoncées sur d'immenses affiches de prochaines rencontres avec, entre autres, Salman Rushdie. Malheureusement, nous n'y seront plus. A l'intérieur, des escaliers grandioses, d'immenses peintures sur les plafonds, des couloirs très larges sur lesquels on peut voir une expo sur le sport. Dans une pièce, une expo intitulée « Art Deco Design : Rythm and Verve » avec des reproductions d'affiches et divers documents.

La salle principale, très haute de plafond avec de belles lampes et munie d'une coursive et d'escaliers en bois sculpté, contient un nombre impressionnant de livres, mais la plupart cependant sont dans les réserves, qui sont immenses. Il faut s'inscrire pour les consulter. On peut avoir accès gratuitement à internet, en s'inscrivant à l'avance. Marie-France en profite pour consulter sa messagerie, pendant que Jean-Paul

examine le catalogue. Il aura la surprise d'y trouver onze ouvrages de Léon Cladel (autant qu'à Montréal), trois de René Merle ... et deux de Jean-Paul Damaggio : celui sur 1851 et celui sur Cladel justement.

En sortant, le coucher du soleil a encore assombri les rues enserrées par les gratte-ciels (à cause de la hauteur des immeubles, il n'y a pas souvent de soleil dans les rues). Par contre le sommet du Chrysler Building resplendit du rose éclatant du couchant. Nous reprenons le bus n°1 sur la 5^{ème} avenue jusqu'à la 14^{ème} rue, à Union Square. Le quartier est très animé, de nombreux jeunes marchent, l'air affairé. L'un d'eux nous distribue un mini tract appelant à être volontaire pour soutenir Obama, et à participer à la campagne en téléphonant aux indécis de certains Etats où le vote sera décisif (les « Swing States : Pennsylvania, Ohio, North Carolina & Colorado). C'est le seul tract que l'on nous distribuera. Pourtant, le journal nous indique que dans certains endroits, la bataille fait rage. Mais le centre de New York n'est peut-être pas stratégique en termes de vote ? Les restos bon marché sont bondés. On mange tôt ici, vers 18heures. Nous rentrons dans un resto si bruyant et si plein que nous décidons d'en ressortir : avec la journée si remplie, il nous faut un minimum de calme, et pouvoir nous poser (ce qui est peut-être le plus difficile à New York !). Nous repérons une pizza minuscule mais où il y a une table de vide et où la plupart des clients achètent pour emporter. Après la part de pizza (très bonne), Marie-France commande un œuf au bacon dont elle raffole. Et bien que ce soit réservé ici au petit déjeuner, on le lui sert dans un sandwich. Les touristes bien fatigués décident de rentrer par le métro ligne 1, non sans avoir admiré les éclairages des buildings environnant ainsi que la statue de Gandhi ornée d'un collier de fleurs, et acheté des fraises et des madeleines pour le dessert qu'ils dégusteront dans la chambre.

Mercredi 22 octobre 2008

Cette fois, au « Donuts », la vendeuse, de mauvaise humeur, refuse de faire du lait chaud seul. Tant pis, Jean-Paul le boira froid avec un croissant. Le capuccino que Marie-France accompagne de »muffin « est pourtant fait avec du lait (trop) chaud ! Sans doute le pourboire d'hier n'était-il pas suffisant ?

Les mêmes bus que la veille nous conduisent cette fois au Guggenheim, ce musée à l'architecture particulière, arrondie, en béton peint en blanc, avec à l'intérieur le couloir en spirale, qu'a repris le musée du quai Branly et d'autres constructions (je pense à des galeries marchandes dans le Quito moderne). En fait il est en travaux et la plupart des salles sont fermées, ce qui est à peine indiqué à l'entrée. Une foule se presse et finira par errer dans des couloirs aboutissant toujours à des barrières. Une expo temporaire est ouverte, celle des photos de Catherine Opie dont certaines sont intéressantes (les paysages de mer et de neige où les détails se fondent dans la brume) et d'autres ne nous plairont pas avec ces corps torturés et ces piercings sur les visages ... Les salles consacrées à Kandinski sont fermées. Seule la partie consacrée aux peintres français est ouverte. Alors oui, les tableaux sont beaux et l'écouteur (en français) donne des informations intéressantes sur tel tableau de Picasso ou de Renoir. Mais nous restons sur notre faim, surtout après les visites du Musée des Beaux Arts de Montréal et du Metropolitan hier. Difficile, en plus d'apprécier l'architecture avec des échelles et des outils partout. En ressortant nous reprenons le bus n°1 jusqu'à la 49^{ème} rue à Rockefeller Center, immense ensemble de gratte-ciels conçu dans les années 30 par le géant du pétrole John Rockefeller à la gloire du capitalisme triomphant et de l'individu qui se fait par lui-même, avec des statues de marbre, des sculptures, des peintures, des mosaïques, des jets d'eaux, des boutiques, des restaurants et des cafés de

luxe et une patinoire. Il faut lire les mots gravés dans le marbre recueillant les pensées philosophiques du Maître :

« I believe in the supreme worth of the individual and in his right to life, liberty and the pursuit of happiness »

Et ça continue comme ça dix phrases commençant par « I believe » proclamant la croyance en Dieu ... et en le capitalisme.

A côté du Sheraton, nous nous arrêtons pour un lunch au chaud (car il fait un peu froid pour pique-niquer). Dans ce quartier c'est un peu cher. De retour à Time Square, nous achetons un billet réduit pour une représentation théâtrale pour le soir : « The 39 Steps » au Cort Theatre. A l'information touristique on nous donne l'adresse du bureau d'Air France pour confirmer notre billet de retour (56^{ème} rue entre la 7^{ème} et la 6^{ème} avenue), nous pourrons ainsi bénéficier d'une place près de la fenêtre dans l'avion. Nous passons devant le joli bâtiment de brique rose de Carnegie Hall où fut tourné (entre autres) Buena Vista Social Club, puis remontons jusqu'à Columbus Circle, un rond point à l'extrémité Sud-Ouest de Central Park, entouré de gratte-ciels aux formes bizarres, dont un tout en losanges de verre. C'est rempli de boutiques de luxe à l'intérieur ... et rempli de voitures NYPD à l'extérieur ! Nos recherches pour recharger la pile de l'appareil demeureront infructueuses. Alors nous rentrerons par le bus n°104 pique-niquer dans la chambre et nous reposer un peu avant le théâtre.

Nous voici repartis par le métro n°2 cette fois, qui est sur le même trajet que le n°1 mais ne s'arrête qu'aux stations principales. Nous sommes à Times Square en quelques minutes où un homme fait du rythme avec ... un seau en plastique. Nous pouvons ainsi admirer la nuit ce lieu un peu fou formé de millions de néons, et où la foule est encore plus dense.

Le théâtre est très joli. C'est un théâtre classique avec des boiseries, des loges sculptées. La pièce, inspirée d'un roman de John Buchan, est vraiment très bien jouée par quatre acteurs formidables. C'est une comédie burlesque drôle dont nous ne saisisons pas tous les détails, mais suffisamment pour bien rire. Il y a d'ailleurs beaucoup de jeux de scène. (Rajouter ?) .

Jeudi 23 octobre 2008

Aujourd'hui c'est le MoMA : le Museum of Modern Art qui nous attend. Situé à l'angle de la 5^{ème} avenue et de la 54^{ème} rue, c'est encore un immense musée qui a fait l'objet récemment de nombreux travaux de restauration. nous nous y rendons avant l'ouverture, et nous faisons bien, car il y a au deuxième étage une expo exceptionnelle sur Van Gogh : « Van Gogh and the colors of the night » et une foule énorme se presse déjà devant le musée. En faisant la queue, nous échangeons quelques mots pour la circonstance avec nos « voisins de queue », devant nous un monsieur qui parle français et qui possède une maison à Albi, et derrière nous une dame amoureuse de la région toulousaine et toute heureuse de parler en français avec des gens du coin !

Malgré l'attente, nous goûterons vraiment cette expo. En plus de la très importante collection de tableaux de Van Gogh du MoMA, de nombreux autres viennent du Musée Van Gogh d'Amsterdam et même quelques uns du Musée d'Orsay. C'est beau au-delà de ce qu'on peut exprimer. Citons l'extraordinaire « Nuit étoilée », « Les Oliviers », « Les Mangeurs de pommes de terre », « Le Semeur », les tableaux de style « japonais », « Le Café » qui défie si magnifiquement les lois de la perspective, ... mais tout serait à mentionner. C'est un festival pour les yeux, un bonheur total. En plus des tableaux, se trouvent de nombreuses

lettres (en français) que Van Gogh a écrites à son frère Théo, pour lui faire part de ses idées de peintures, avec des croquis parfois. Magnifique.

Mais le musée contient d'autres richesses dans les collections permanentes. Au cinquième étage, citons encore Picasso (dont le plus connu est « Les Demoiselles d'Avignon »), Monet avec un tableau des nénuphars d'au moins dix mètres de long, mais aussi Cézanne, Pissarro, Gauguin, Matisse, Klimt, Miro, Braque, Mondrian, Vuillard, Bonnard, Derain, ... Des sculptures modernes également, des « trucs » de Marcel Duchamp entre autres avec cette question qui nous vient : dans quelle mesure l'auteur ne se moque-t-il pas du monde ? Au troisième étage une intéressante exposition sur l'architecture futuriste avec un film intéressant ... mais sans aucun siège, ce qui nous fera écourter la visite.

Nous ne verrons pas un étage de peintures et sculptures, les photos, les estampes et livres illustrés. Au rez-de-chaussée un jardin de sculptures agréable : le soleil brille, mais les buildings alentours sont si hauts qu'il ne reste plus que quelques places au soleil très recherchées par les visiteurs.

Une petite halte avant de sortir acheter un hot dog, et nous voici repartis, avec le bus n°1 pour le quartier de Wall Street : « Downtown ». A l'extrémité sud de Broadway, le « Charging Bull » est un immense taureau de bronze auquel Jean-Paul s'agrippe pour la photo. Il a été installé illégalement en 1989 devant le New York Stock Exchange par le sculpteur Arturo Di Modica pour évoquer la crise boursière d'octobre 1987. Devant les protestations, on a renoncé à l'ôter et il est toujours là ! A côté du taureau de bronze, un petit jardin et au fond le « National Museum of the American Indian ». Comme nous sommes au bout de l'île, il y a un contraste en regardant au sud, où c'est plus lumineux car les gratte-ciels ne bouchent pas les rayons du soleil, et au nord où le quartier

des affaires dresse ses immenses bâtiments, un peu gris, qui jettent de l'ombre partout.

Wall Street se trouve dans une petite rue derrière Broadway (avec un nombre de policiers et de « gardiens » impressionnant, mais discrets). Le drapeau américain immense recouvre bien l'ensemble du monument au fronton pseudo-grec, comme dans les films. Sur le trottoir à côté le « Federal Hall National Memorial » avec une architecture analogue mais de grandes marches devant, rappelle le serment de Washington en 1789. A l'intérieur, un grand hall muni de colonnes et plusieurs expos, sur les différents Présidents des Etats-Unis, sur l'histoire du bâtiment, des coffres forts anciens montrant leurs différents mécanismes, et beaucoup de gardiens ...

Le long de Broadway et de Church Street, plusieurs églises, anglicane, catholique, méthodiste, ... côte à côte, des cimetières formés de stèles dressées, parfois de guingois, comme au Québec ou à Prague, un tronc d'arbre déraciné au moment de l'attentat du 11 septembre 2001, avec ses racines peintes en rose devant Trinity Church. A côté se trouve le site du World Trade Center, « Ground Zero », un grand espace où travaillent les grues et autres engins de construction. Deux buildings un peu moins hauts que les autres, portent un dôme arrondi d'où sort de la fumée. Après une pause dans un petit jardin, nous prenons le métro jusqu'à la station Christopher Street Sheridan Square pour nous rendre dans le quartier de Greenwich Village qui vit l'installation de nombreux écrivains et artistes. Au Washington Square Park, une partie est malheureusement en travaux (beaucoup de travaux de rénovation, partout dans New York,, à cette période), mais celui-ci est entouré de belles maisons. C'est de l'arche du parc que part la 5^{ème} avenue vers le nord.

La nuit tombe, il fait froid, nous sommes fatigués par cette journée si remplie. Ayant le ventre presque vide, nous décidons de faire un bon repas au chaud dans un resto proche : soupe, salade, deux énormes côtes de porc, patates et autres légumes en abondance, accompagnés de un litre de vin, 60\$ tout compris.

Vendredi 24 octobre 2008

On nous a dit qu'il y avait toujours foule pour visiter l'Empire State Building. Nous décidons donc de nous lever tôt pour y être à l'ouverture vers 9 heures, et pour cela nous faisons comme les New Yorkais : nous achetons un capuccino et un « bagel » chacun que nous mangerons en route ! Cela nous permet de voir la ronde des « School Bus » jaunes et noir autour de l'école proche de l'hôtel, caractéristiques de toutes les Amériques. Au Québec, la seule différence est la mention « Ecoliers » en français. Le métro nous emmène à la 34^{ème} rue, le gratte-ciel est à l'angle avec la 5^{ème} avenue.

En fait, en dépit des nombreux passages aménagés en vue de canaliser la foule, il n'y a aucune attente. Un premier ascenseur commandé à distance nous emmène jusqu'au 80^{ème} étage en quelques secondes, un autre labyrinthe aménagé pour la foule est passé sans encombre, et un nouvel ascenseur grimpe au 86^{ème} presque en haut : il reste au dessus, la partie plus effilée et l'antenne. Une coursive permet de faire le tour du building. On peut imaginer combien la vue est époustouflante, sous un beau soleil et une légère brume. Au Nord, le rectangle de verdure de Central Park au milieu des buildings qui l'entourent. A l'Est, la flèche écaillée de Chrysler Building, l'East River (qui, comme nous l'indique le guide sonore, n'est pas à proprement parler une rivière mais l'estuaire du fleuve), les ports et les quartiers

ouvriers de Queens et Brooklyn sur l'autre rive, les trois ponts Williamsburg, Manhattan et Broocklyn, et là-bas, tout en bas, les rues, avec leurs passants et leurs voitures minuscules, que nous avons appris à connaître : la 5^{ème} avenue, la 42^{ème} rue, ... et Broadway qui casse l'agencement rectiligne de l'ensemble. Au Sud, c'est Downtown et les gratte-ciels du quartier financier, avec devant, les quartiers aux immeubles beaucoup moins hauts de Little Italy, Chinatown, etc. , avec devant les buildings aux sommets dorés et le « Flatiron » (« Fer à repasser » pour ce gratte-ciel triangulaire très ancien – 1902 – à l'angle de Broadway et de la 5^{ème} avenue). Très loin, au Sud Ouest, sur son île, la Statue de la Liberté, avec Ellis Island à côté. A l'Ouest l'Hudson River avec les buildings et les usines des villes du New Jersey, sur l'autre rive, et tout à fait au Nord-Ouest le Washington Bridge, un pont qui se trouve à treize kilomètres d'ici. Sur les toits de chaque immeuble, et quelle que soit sa hauteur, on trouve des réservoirs d'eau cylindriques couverts de chapeaux coniques qui permettent de réguler l'approvisionnement en eau.

Mais déjà, la foule commence à s'accumuler sur la coursive : il est temps de redescendre, et par le bus n°5, nous revenons à Washington Square pour repérer le n° 30 de la 5^{ème} avenue, un immeuble cossu dans ce quartier chic et tranquille, où vécut et fut arrêté de manière incroyable Galindez par la police de Duvallier : il lui était reproché sa thèse écrite sur ce dictateur. Cette histoire a été racontée par Manuel Vazquez Montalban dans son roman éponyme.

Quelques centaines de mètres à l'ouest et nous voici sur Broadway qui, au Sud reprend le droit chemin (Nord-Sud). Le bus n°1 nous conduit dans le quartier de ChinaTown, où tout est écrit en chinois, y compris les menus des restaurants, y compris dans la banque HSBC (qui fait une pub d'enfer partout ici et ailleurs, dans les aéroport en particulier) où nous

essayons en vain de changer quelques euros : il faut y avoir un compte pour cela. Alors nous utiliserons le distributeur et la carte bancaire de Jean-Paul.

Little Italy jouxte ce quartier, et à vrai dire, il y a également beaucoup d'asiatiques. Nous nous arrêtons dans un resto tout simple où pour 20\$ nous mangeons une pizza conséquente pour Jean-Paul et des spaghettis aux saucisses pour Marie-France. Dans les rues, on commence à installer les décorations pour Noël. Sur Mulberry Street (les rues, ici, ne sont plus numérotées car elles ne sont pas rectilignes), l'Italie est de plus en plus présente, et les restos italiens pullulent. Les immeubles ont des tailles plus raisonnables (7 à 10 étages). C'est un quartier très agréable, peut-être aussi parce qu'il nous semble plus à taille humaine.

La dernière photo de Marie-France (en effet, la pile rend l'âme, et aucun magasin n'a accepté de la remplir) sera pour ces magnifiques escaliers en fer forgé qui descendent le long des façades. On en trouve partout à New York. A Montréal aussi d'ailleurs. Initialement prévus comme évacuation en cas d'incendie, ils ne doivent pas servir beaucoup, mais sont une des images du New York mythique. Rappelons-nous l'affiche du disque de West Side Story.

Après quelques achats de souvenirs et de livres pour la famille et les amis, nous prenons le bus M1 sur Lafayette Street jusqu'à la 42^{ème} rue pour consulter notre messagerie à la New York Public Library. Le bus M1 nous emmène maintenant au niveau de la 72^{ème} rue côté Est, à Central Park, que nous avons décidé de traverser bien qu'il ne fasse pas très chaud. C'est vraiment un très joli (et immense) parc, avec des arbres magnifiques aux couleurs d'automne, des fleurs, bien sûr des écureuils, des lacs : en face de nous passe ... une gondole dans laquelle deux personnes se font transporter, avec un gondolier qui se met à chanter

« Santa Lucia » en passant sous un pont : le ridicule ne tue plus ! D'autres voyageurs, plus courageux ont loué des barques et rament par eux-mêmes. On arrive devant un bassin surmonté d'une statue d'où coulent des jets d'eau. Les nénuphars, rouge rose ou violet sont de toute beauté ... Nous passons devant une expo sur Chanel avec la collaboration de Karl Lagerfeld : un bâtiment cubique d'un noir laqué reflète les arbres, un autre a une drôle de forme flasque et arrondie. Nous n'entrerons pas, car la journée a été bien remplie. Ce parc, bien qu'incongru au milieu de cette ville aux gratte-ciels immense, est vraiment très agréable.

Nous sortons à l'Ouest, à la 70^{ème} rue, le bus M10 se fait attendre, alors nous nous dirigeons à l'Ouest vers Broadway et comme c'est l'heure du dîner, nous nous arrêtons dans un resto « Chinese and Criollo », où les garçons asiatiques parlent à peine l'anglais, mais heureusement, la carte est en anglais : ce sera du porc aux champignons pour Jean-Paul et du poulet aux poivrons pour Marie-France, le tout abondamment accompagné de riz. Marie-France goûtera à la bière mexicaine « Duo Equis » (deux X). Le métro, ligne n°1, nous ramène ensuite de la 77^{ème} à la 96^{ème} rue, seulement deux stations, mais nous avons trop marché pour rentrer à pied.

Samedi 25 octobre 2008

Ce matin est un peu humide et il pleut quelques gouttes. Alors, pour chasser le mal de tête, nous prenons un bon petit déjeuner avec jus de fruit, croissant, toast et cappuccino « authentique » (dans une vraie tasse et avec de la cannelle) pour 13\$. Désireux d'économiser la marche à pied, nous prenons le bus n°96 jusqu'à Central Park Avenue, puis le métro ligne A jusqu'à l'American Museum of Natural History, le dernier musée auquel nous donne droit gratuitement notre « City Pass ». Il y a

déjà du monde à l'entrée, beaucoup d'enfants et de familles (c'est samedi). Devant l'entrée, une statue assez choquante d'un général à cheval flanqué à ses côtés d'un Noir et d'un Indien semblant lui faire allégeance. Encore un musée gigantesque. Nous commençons par une séance de cinéma dans un dôme immense avec écran semi-sphérique retraçant les collisions cosmiques ayant donné naissance à l'univers, très pédagogique et impressionnant en même temps. Puis voici la galerie des animaux d'Afrique, puis les totems indiens. Une très grande partie est consacrée à l'évolution, avec une collection de squelettes de dinosaures, et autres animaux préhistoriques, absolument époustouflante. Dans chaque partie, un petit film, retrace l'évolution des espèces et situe les animaux présentés dans la grande chaîne de l'évolution aboutissant à l'Homme. Le tout est très bien expliqué, pédagogique et ludique, et n'est sans doute pas du luxe quand on sait qu'une proportion très importante d'Américains rejettent la théorie de l'évolution des espèces au profit du créationnisme biblique.

Nous faisons des courses pour le déjeuner, puis revenons vers Central Park pour le pique-nique. Marie-France ne résiste pas à un dernier hot dog avant le départ. Puis nous nous dirigeons, via Columbus avenue vers le Lincoln Center. C'est encore un ensemble de buildings énormes, encore en chantier, avec des salles de concert de musique classique, un opéra, des salles de cinéma, une bibliothèque, des restaurants, etc. Le programme proposé est somptueux : danse, opéras, musique de chambre, concerts avec les plus grands orchestres (dont bien sûr le New York Philharmonic, mais aussi le London Symphony Orchestra ...), les plus grands compositeurs (De Falla, Strauss, Haendel, Mendelssohn, Mahler, Bach ...), les plus grands chefs d'orchestre avec Lorin Maazel qui fait ses adieux cette saison et plein d'autres, du cinéma autour de la musique.

La pluie se fait de plus en plus forte. Au cinéma du Lincoln Center passe un cycle de 11 films sur Leonard Bernstein, le fabuleux compositeur de la musique du film *West Side Story*. Nous prenons un billet (15\$) pour la séance de 16 heures consacrée aux concerts que donna Bernstein à la tête du New York Philharmonic pour les jeunes : 5 courts métrages filmés entre 1959 et 1969 entrecoupés d'un débat entre quatre jeunes musiciens et une animatrice (dont on aurait pu avantageusement se passer tant son discours est vide et ses questions creuses). Dans l'un des films, Bernstein essaie de définir avec ses jeunes auditeurs la notion de musique classique, qu'on confond souvent avec ce qu'il qualifie d' « exact music », dans un autre, il s'intéresse à l'atmosphère dégagée par une gamme mineure, suivant que la dernière note est ou non augmentée d'un demi-ton, dans un autre encore nous avons droit à une explication sur la marche au supplice de la Symphonie Fantastique de Berlioz, suivie de l'interprétation magistrale de ce morceau par le New York Philharmonic dirigé par lui. C'est lumineux, drôle car Bernstein a beaucoup d'humour, et magnifique.

Marie-France se souvient que, dans la fin des années cinquante et le tout début des années soixante, elle avait eu la chance d'assister à des concerts analogues : à Paris, au théâtre du Châtelet, les « Concerts Colonne » étaient consacrés aux enfants, avec une participation très modique des familles. L'Etat, alors, subventionnait assez la musique classique pour que ce soit possible (tout au moins dans la capitale). Les concerts au Châtelet ont continué jusque vers 1968, comme à New York. Qu'en est-il aujourd'hui, à Paris comme à New York ? Qui peut maintenant se permettre d'initier ses enfants à la Grande Musique (classique ou non) ?

A la sortie, la pluie est encore forte. L'immense librairie Barnes nous accueille. Jean-Paul recherche le livre de Janet Afary sur l'Iran,

mais celui-ci n'est plus disponible. Le resto qui nous accueille pour notre dernier soir à New York est italien. Jean-Paul choisit un « Chicken Marsala » et Marie-France des tranches de gigot coupées très fines (et très cuites), le tout est accompagné d'une tasse de soupe, de salade, de légumes, et sans que nous l'ayons demandé, de petits pains et de beurre qui ajouteront à la note (46\$ avec la bière mexicaine qui est cette fois une Corona).

Dimanche 26 octobre 2008

C'est le jour du départ. Après avoir fait les valises, nous sortons faire quelques pas du côté Ouest où se trouvent des jardins puis l'Hudson River, que nous ne pourrions approcher à cause du réseau d'autoroutes qui fait barrière ici. Dans le jardin, des gens se rassemblent pour une bonne cause : courir pour récupérer des fonds pour combattre la maladie d'Alzheimer. Tout est tellement privatisé que seuls des fonds privés peuvent intervenir dans le domaine de la santé comme dans les autres d'ailleurs : la culture (le nombre de fois où dans les musées on nous signale qu'un tel et un tel on subventionné tel ou tel objet, tel ou tel chantier de rénovation !), l'éducation bien sûr, confiée le plus souvent aux églises, les espaces verts (dans Central Park, chaque banc porte le nom du bienfaiteur qui en a fait don au parc !), etc. Normal au pays du capitalisme triomphant, mais c'est l'image de ce qu'est entrain de devenir la France où la récolte des dons pour telle ou telle œuvre de bienfaisance créée pour pallier les manques de l'Etat (restos du cœur, téléthon, etc.) est déjà plus que monnaie courante.

Nous retournons à l'hôtel récupérer les bagages et gagnons à pied la ligne A, au bord de Central Park. Le métro s'arrête à toutes les stations, mais a l'avantage de ne pas nous faire changer de rame jusqu'à Howard

Beach, à la limite entre le Queens et Brooklyn. Le trajet est long, la ligne passe sous l'East River, et devient aérienne en bout de parcours, ce qui nous permet d'admirer un peu la campagne (ou la banlieue) new yorkaise. L'Air Train nous emmène ensuite pour 5 euros et en quelques minutes au terminal de notre choix, à JFK Airport.

Nous avons décidé de partir tôt et de déjeuner à l'aéroport, sauf qu'au terminal 3 où est prévu l'enregistrement des bagages, il n'y a ... que l'enregistrement : files d'attente, police, douane, gardiens en tout genre dans une salle assez restreinte et fermée de partout, mais pas un siège, et rien à boire ni à manger. C'est qu'il ne faudrait pas oublier que prendre l'avion ici, c'est sérieux ! Nous reprenons donc l'Air Train pour le terminal suivant où le choix n'est pas très large entre le Mc Do et le « Sbarro ». Nous choisissons le « Sbarro » et des assiettes de poulet rôti (seul choix) accompagnées de Coca. Puis quelques achats avant de revenir à l'enregistrement. Il faut passer par l'ordinateur, et heureusement, une employée de l'aéroport prend les choses en main car l'ordinateur ne veut rien savoir pour des voyageurs n'ayant pas un vol direct ! Bref tout s'arrange, et nous voici dans la salle d'embarquement avec suffisamment d'avance pour faire un tour complet des boutiques, très chères. Un groupe de juifs avec costumes, chapeaux, et papillotes font la prière avant de monter dans l'avion. Ils auront droit à un repas spécial dans l'avion. L'embarquement a lieu plus de 30 minutes avant l'heure officielle du départ, mais l'avion décollera avec plus d'une heure de retard malgré tout. Le soleil se couche mais la vue, bien dégagée est superbe. Dommage que l'appareil photo ne marche plus. L'avion est beaucoup plus petit qu'à l'aller, et plus récent.

La nuit est vite tombée. Nous avons chacun notre propre écran avec toutes sortes de programmes : séries télé, films en plusieurs langues, jeux, toutes sortes de musiques ... Nous regarderons un Indiana Jones, et

Marie-France le début du « Voyage du ballon rouge », un beau film franco-asiatique, tandis que Jean-Paul s'essaiera à divers jeux. Nous écouterons du – très bon – jazz, puis essaierons de dormir un peu après un repas correct.

A Lyon, on est un peu fatigués et nous nous dirigeons vers la sortie au lieu de prendre la correspondance. Il nous faut donc, de nouveau repasser les portiques et la fouille des bagages à main. Mais tout se passe sans encombre. Il y a un peu d'attente pour l'avion, et on en profite pour lire les nombreux journaux abandonnés par les voyageurs, pour nous remettre dans le bain français. Le trajet Lyon-Toulouse est absolument sublime : il fait très beau, et tous les détails du paysage sont visibles. On voit les Alpes enneigées, le Rhône, le Massif Central, probablement les Cévennes, des fleuves sinueux, des gorges : le Lot ? le Tarn ? l'Aveyron ? En arrivant aux abords de Toulouse, Jean-Paul repérera même la maison de Léa et Vincent. Puis c'est l'atterrissage. La douane est inexistante. Et l'ami Christian est là pour nous ramener à la maison.